

SOMMAIRE

Nuage de mots

Regards croisés :

Allocution hermaphrodite solennelle

À la parole, citoyen !

Sguardi incrociati :

Il Trio di Dacia Maraini

Comare Maraini non è gelosa

Ciao

BELVEDERE d'Andrea Genovese

Moi et le Formans

La luna – La lune

Eterna gloria ai nostri eroi

(novella con arrosto slamico)

Vocations pastorales (nouvelle)

LIVRES

Chroniques et poèmes d'Alain Joubert

Le sommeil de Lucian Blaga

L'insomnie de Hervoje Pejaković

I dintorni di Milano di Antonino Antonazzo

BELVEDERE de Vanessa De Pizzol

Poésie

Intermittents

Raphaël et ses Madones

LIVRES

Da Vinci su tre ruote d'Alessandro Agostinelli

I pirati del Sud di Paolo Lago

Janvier-mars 2021 - N°60

Belvedere

Andrea Genovese – Vanessa De Pizzol

a.genovese@wanadoo.fr

Messina – Santa Croce sull'Arno – Milano – Lyon – Toulouse – Saint-Didier de Formans

N.60 (12^{ème} année mail) (2600 envois en Europe) Janvier-Mars 2021

Nuage de mots

slippini per suore vergini

laïcité coronavirale

guêpières dans la mosquée

deus cazzutus misogynus

Vénus dans le cloître

télétravail

drago angelico

Dom Bougre à la synagogue

non-binaire

papessa chiacchierona

culottes tricolores pour houris autochtones AOC

Complotisme

radicalisation

deus culanthropus pedophilescus

*Journal poétique et humoral en langue française italienne et sicilienne
(envoyé par l'intermédiaire de La Déesse Astarté, Associazione Loi 1901 av. J.C.)
de l'écrivain Andrea Genovese. Belvédère est un objet littéraire.*

*Diario poetico e umorale in lingua francese italiana e siciliana
(inviato a cura di La Dea Astarte, Associazione Legge OttoPerMille av.J.C.)
dello scrittore Andrea Genovese. Belvedere è un oggetto letterario.*

*On peut consulter tous les numéros de Belvedere sur
https://fr.wikipedia.org/wiki/Andrea_Genovese
www.atelier-buissonnier.com/fichiers/belvedere/andrea.html*

*Pour ne plus le recevoir il suffit d'envoyer un mail
Per non riceverlo più basta mandare una mail*

REGARDS CROISÉS

Andrea Genovese

ALLOCUTION HERMAPHRODITE SOLENNELLE

La religion est née le jour où le premier singe rusé a rencontré le premier singe imbécile (Voltaire)

Hexagonaux, hexagongonzesses, assimilé(e)s et simili-débiles, de récentes découvertes paléontologiques confirment l'heureuse intuition du grand Voltaire en exergue : le premier singe rusé a fait croire au premier singe imbécile qu'il était le représentant sur terre (pardon sur branche) d'un Être Suprême, pour lui piquer la banane qu'il tenait dans sa patte. Dès lors, les singes rusés et les singes imbéciles se sont multipliés, et la complexité de cette multiplication a nécessité également la multiplication des interprètes assermentés en simiologie appliquée dans les sociétés simiesques et par conséquent dans les royaumes et républiques bananières, comme la vôtre, qui en sont dérivées.

Dans l'Hexagonie d'aujourd'hui les interprètes assermentés de la simiologie appliquée sont les philosophes, journalistes et politologues qui, sur les écrans de télévision, sur les réseaux sociaux et dans les pages des journaux (surtout ceux qui incarnent la pensée exquise de la bourgeoisie pseudo-gauchiste la plus parasitaire et la plus inconsciemment facho du monde) vous emmerdent sur les questions de religion que l'islam - une religion conne tout comme la judaïque et la chrétienne, toutes proclamant la connerie d'un Dieu unique, misogyne ou angéliquement pédophile à ses heures - soulève dans un pays de plus en plus ignorant, fanatique, violent et moyenâgeux.

Hexagonaux, Hexagongonzesses, croyant(e)s ou pas dans l'Être Suprême mais qui ne vous reconnaissez en aucune religion et pas seulement dans celles citées, on vous le cache mais vous êtes la majorité du peuple d'Hexagonie. Une minorité de connards vous chloroformise, vous macronise vous lépenise et vous mélanchonnise avec une soi-disant loi 1905, qui fonctionne à sens unique. Ne les écoutez plus,

Unissez-vous pour exiger que les prêtres les rabbins les imams et toute sorte de pseudo-représentants de Dieu sur la branche soient tous embarqués sur des fusées et envoyés coloniser les astéroïdes, en compagnie d'un groupe d'houris féministes ;

Imposez qu'on élimine, en employant l'armée, les trafiquants et les vendeurs de drogue qui sont à l'origine de la destruction de la jeunesse et du climat délétère d'insécurité dans votre pays ;

Exigez qu'il soit inscrit dans la Constitution que les femmes doivent porter un foulard sur les fesses et une culotte aux couleurs nationales autour de la tête ;

Proposez qu'une page du Dictionnaire philosophique de Voltaire soit commentée tous les jours dans les écoles, après avoir supprimé les écoles privées de toute nature.

Hexagonaux, Hexagongonzesses, le temps vous est compté. Votre liberté est en danger de mort.

(Allocution hermaphrodite solennelle con-coctée avec le con-cours du Club Féministe Antimâles Sauvages)

Vanessa De Dizzol

A LA PAROLE CITOYENS !

Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battraï jusqu'à la mort pour que vous ayez le droit de le dire (Voltaire)

Communards, laïcards.caudes, gaulois réfractaires et de tout poil, sans-dents et autres populistes, ribauds.audes,

le foulard est agité à la moindre occasion comme un chiffon rouge pour conduire le taureau hors d'état de nuire à l'endroit précis où l'on veut qu'il aille. Tête baissée, gueule écumante, la pauvre bête ne peut bien entendu avoir aucune vision d'ensemble. Technique éculée de la fragmentation du réel pour neutraliser une force de la nature qui, lorsque le bon sens la guide, peut faire trembler les fondations de notre belle démocratie sous ses coups de boutoir.

Que reste-t-il des religions dans notre vieille Europe frileuse qui assiste impuissante au grand effondrement ? Au prisme des médias, bien plus que des lambeaux. N'a-t-on pas, Covid aidant, fermé pendant quelques semaines les portes des églises, jetant dans la rue pour les prières le maigre troupeau de brebis ? Qu'on se le dise, par les temps qui courent, la prière de rue devient une habitude ! Chers Gaulois, les religions ne sont qu'un outil politique de démembrement du seul corps sacré qui vaille, le corps social, vous faisant oublier que votre ADN fait de vous des *réfractaires* avant tout.

Au lieu de nous étripier entre communautés, à grands coups de réseaux sociaux, au prétexte d'un mot ou d'une expression jugés inappropriés, revenons à l'adage voltairien défendant la liberté. L'égalité placardée au fronton de nos édifices républicains a perdu tout éclat et sert des desseins inavouables, à l'opposé même de la valeur que lui ont donnée nos ancêtres. De ce triangle protecteur, bouclier français censé traverser toutes les turbulences, ne gardons que sa pointe avancée, dont dépendent les deux autres.

Peut-on seulement se payer le luxe de « débattre » des religions et de la laïcité quand l'Urgence Sanitaire qui, depuis un an, règle nos vies a tout simplement réduit nos libertés à la portion congrue, et confisqué le droit de parole ?

Le foulard a cédé la place au masque : on ne respire pas librement, c'est un fait, mais on ne parle pas non plus librement. Quant à penser librement...

Débarrassons-nous de ce bâillon, jetons définitivement la délation aux orties, éteignons les écrans mortifères et reprenons la parole, rouvrons le débat au risque de ne pas être d'accord (et alors ?), car pendant ce temps-là notre belle démocratie continue encore et toujours à pousser la chansonnette.

Paroles paroles paroles...

SGUARDI INCROCIATI

Vanessa De Pizzol

IL TRIO DI DACIA MARAINI

Il confinamento primaverile, il primo che l'umanità abbia mai conosciuto su scala globale, ha aperto una nuova stagione per tanti scrittori che hanno deciso di scrivere della pandemia con esiti molto diversi. Oltre a riportare alla luce romanzi fondativi (*La peste* di Camus ha riscosso un incredibile successo di pubblico), questo periodo di fermo ha rappresentato un'opportunità unica per scandagliare con rinnovato sguardo l'Uomo e i rapporti talvolta imperscrutabili che lo reggono in vita.

Questo quadro calza perfettamente con il progetto romanzesco *Trio. Storia di due amiche, un uomo e la peste a Messina*, portato avanti dalla Maraini mentre il pianeta tratteneva il respiro. Trae lo spunto da una cronaca della peste a Messina, curata dallo storico Orazio Turriano. Il materiale allora raccolto per la stesura del romanzo *La lunga vita di Marianna Ucrìa* e in parte già pubblicato (*Un sonno senza sogni*, 2006), è servito alla Maraini per la creazione di questo breve romanzo di un centinaio di pagine. Come riporta la scrittrice nella nota al lettore, il meccanismo della diffusione della peste messinese nel 1743 fu pressoché lo stesso di quello che colpì la città di Marsiglia nel 1720. "Il 20 Marzo era approdata in città una tartana, un piccolo veliero, che veniva dalla Grecia. Le autorità chiesero quanti marinai ci fossero a bordo e il capitano disse che erano dodici. Ma alla conta risultavano undici. Il responsabile portuale ne domandò la ragione (...) e il capitano rispose che uno dei marinai era morto in viaggio per una malattia di cuore. (...) Misero i marinai in quarantena (...). Due giorni dopo il capitano della nave si ammalò e morì. Sul suo corpo si trovarono i segni della peste. A questo punto la loro nave fu sequestrata con tutto quello che c'era dentro. Intanto altri marinai si ammalarono. E per quanto tenuti in quarantena, il contagio si diffuse oltre le mura del lazzaretto non si sa come e qualche tempo dopo cominciarono ad ammalarsi i cittadini di Messina. In poche settimane ci fu una ecatombe, per quanto le autorità fossero severissime nel cercare di fermare l'epidemia. La gente scappava rifugiandosi in campagna e la malattia si spandeva per l'isola, anche se nelle altre città apparve solo in forma leggera e fece pochi morti".

Questo breve romanzo è tutto giocato sul carteggio delle due amiche fuggite da Messina e Palermo, dove è già arrivata voce della diffusione dell'epidemia, per rifugiarsi l'una a Castanea e l'altra a Casteldaccia. Nessuna inventiva quindi nell'architettura narrativa che porta il lettore dal maggio del 1743 fino all'aprile del 1744 e gli propone con una simmetria perfetta due ritratti femminili in apparenza assolutamente opposti, legati dal filo rosso delle letture e dell'amore per lo stesso uomo. Agata è la donna sposata con Girolamo, da cui ha anche avuto una bimba (Mariannina) e conduce tutto sommato una vita *rangée*. L'amica Annuzza, l'amante di Girolamo, rappresenta l'indipendenza e la libertà. Ognuna delle due guarda alla vita dell'altra con invidia e nostalgia per quello che non ha e non può offrire all'uomo conteso e questa relazione triangolare rimane sospesa senza via d'uscita, e senza soluzione drammatica. Condividono le loro letture citando pilastri letterari (Aristotele, Calderon, Molière, Rabelais) e inserendo riferimenti colti nella descrizione della loro vita. L'interesse del racconto sta semmai nei personaggi secondari: Antonio, un ubriacone, che non riesce a combinare nulla con la bella cugina Annuzza e l'inglese bislacco Kellogg accolto da Agata, che si becca la peste. Peccato che il quintetto non abbia suonato per il lettore la sua musica assordante.

Dacia Maraini, *Trio, Storia di due amiche, un uomo e la peste a Messina*, Rizzoli, 2020.

Andrea Genovese

COMARE MARAINI NON E' GELOSA

Leggendo *Trio*, pseudo-romanzo epistolare di Dacia Maraini, pubblicato forse per riempire un vuoto editoriale, e magari per strizzare l'occhio agli amici francesi "guardate come sono brava a imitare Madame de Sévigné", mi è ritornata in mente la mia infanzia messinese nel malfamato quartiere di Giostra, ai piedi dei Colli San Rizzo. Castanea (delle Furie, per la precisione toponomastica), dove la Maraini fa rifugiare una delle sue due *précieuses ridicules* – motivo boccaccesco, la fuga nel contado per fuggire la peste e raccontarsi delle storie –, era a quel tempo, per me, un luogo mitico come Cabbaruso dove la gente andava in pellegrinaggio il lunedì di Pasqua a chiedere grazie non ricordo più a che santo, fra le centinaia che la paganissima religione cattolica si è inventati per addomesticare la povera gente e tenerla sottomessa ai ricchi e ai mafiosi. A quell'epoca pochi potevano avventurarsi in sidecar o balilla su per i tornanti di San Rizzo, né era agevole l'altro estenuante percorso a piedi o a dorso d'asino per la *ciumara*, che s'arrampicava per un'ardua scalinata a terrazza sino alla statale immersa tra pini e castagni, non ancora andati in fumo per gli incendi dolosi. Castanea per me erano le contadine che scendevano col paniere di uova sulla testa, era il pecoraio che la mattina con le sue capre *bannianva* il latte fresco, erano gli zampognari che a Natale concertavano in strada per racimolare qualche lira. Ne ho parlato abbastanza nei miei romanzi autobiografici, di cui pochissimi si sono accorti, perché il sottoproletariato urbano siciliano non ha mai interessato nessuno, sono le vicende gattopardesche dell'aristocrazia isolana che fanno eiaculare la critica letteraria. Tant'è. Ma per venire al romanzo siciliano (non parlo di *Bagheria*, su cui comunque avrei molte cose da dire, ma de *La lunga vita di Marianna Ucrìa*) della Maraini, ambientarlo nel '700 era una scelta obbligata per l'autrice, visto che dell'aristocrazia palermitana dell'800 s'era occupato il *Gattopardo*, gran successo cinematografico, ma sorta di plagio mediatico a metà strada tra *I Vicerè* di De Roberto e *I vecchi e i giovani* di Pirandello. Stanca in *Marianna Ucrìa* quella punta di acritico femminismo, appena giustificato dal fatto che la scrittrice ha vissuto più a Roma che in Sicilia, a contatto dei Moravia, dei Pasolini, dei Siciliano, insomma con femminucce schizofreniche. È per questo che tutti i suoi personaggi femminili, anche quello poeticissimo di Marianna Ucrìa, sono inverosimili; quanto ai personaggi maschili quasi sempre sono appena abbozzati, ombre cinesi. Il peggio è venuto con questo *trio* amoroso in cui le due protagoniste discettano tranquillamente, da Castanea a Casteldaccia di Palermo, per corrispondenza. Di tutta evidenza, nel 1743 Castanea doveva essere un'avanguardia postelegrafonica, aveva il suo postino, e peggio per Messina, città di duecentomila anime, se ancora nel 1950 aveva appena un ufficio postale, dove si faceva la coda a coltellate. E a coltellate si sbrigliavano, come in tutta l'isola, anche gli affari di cuore, *Cavalleria rusticana* docet, questo per quanto riguarda i maschietti, come compar Alfio; per quanto riguarda le femminucce, ancora *Cavalleria rusticana* ci svela che in fondo gli esemplari dominanti sono stati per secoli la gnà Nunzia (la madre di Turiddu, la madre!), la gnà Lola e comare Santa, ipostasi questa della gelosia sicula al femminile. Donne che in genere non sapevano né leggere né scrivere, e dalla psicologia piuttosto elementare. Al contrario le due *ribbaminuti* della Maraini, moglie e amante dello stesso uomo (ombra), non sono per niente gelose l'una dell'altra, occupate a scambiarsi pareri filosofici e letterari, su Aristotele, Calderon de la Barca, Rabelais e via pantagruelando. Francamente è troppo, visto anche che la peste alla Maraini non dà ali né tucididee, né boccaccesche, né manzoniane, né camusiane, né ispira la nuda tragicità del Verga della novella *Quelli del colera*. Chi ci rimette la pelle, a parte gli anonimi, è un inglese, amico dell'uomo-ombra, la cui morte i monatti (i monatti!) vengono (in cinquecento?) da Messina a Castanea per annunciarla alla protagonista, chiedendole se devono spedire la salma in Inghilterra. La carta Visa internazionale, con assicurazione annessa, faceva miracoli anche nel 1743. E, per carità di patria, non parlo del dialetto cinematografaro, da lei (come da Camilleri) italianizzato e montalbanizzato.

CIAO

Me revoilà

Piégé entre un infarctus et un déménagement, confiné ensuite comme tout un chacun et abasourdi par cette pandémie que Dieu Jahvé et Allah se sont inventée en trinquant à notre santé, je n'ai plus tenu le rythme. Belvedere a failli disparaître. Dérisoire, si on songe au nombre de gens qui ont tiré leur révérence ces derniers mois.

De rares échos me parviennent dans l'isolement de ma nouvelle résidence campagnarde, et moi-même, par lassitude et abattement, je n'arrive plus à contacter ni parents, ni amis très chers. La disparition de quelques-uns dont j'ai eu vent par hasard, Michel Cornaton, Jean-Marc Avocat et Elisabeth Saint-Blancat, m'ont particulièrement affecté (les deux derniers avaient mis en scène deux de mes pièces). A l'instant, j'apprends la mort de Bertrand Tavernier, il n'était pas un ami, mais un grand homme côtoyé à l'Institut Lumière.

Et combien d'autres encore, en France, en Italie ou dans ma Messine natale? Je n'en sais rien.

Ce nouveau Belvedere, accouché au forceps, veut signifier que la vie, pour l'instant, continue.

Ecconi

Preso in trappola tra un infarto e un trasloco, confinato poi come tutti e sbalordito da questa pandemia che Dio Jahvé et Allah si sono inventata brindando alla nostra salute, non ho più tenuto il ritmo.

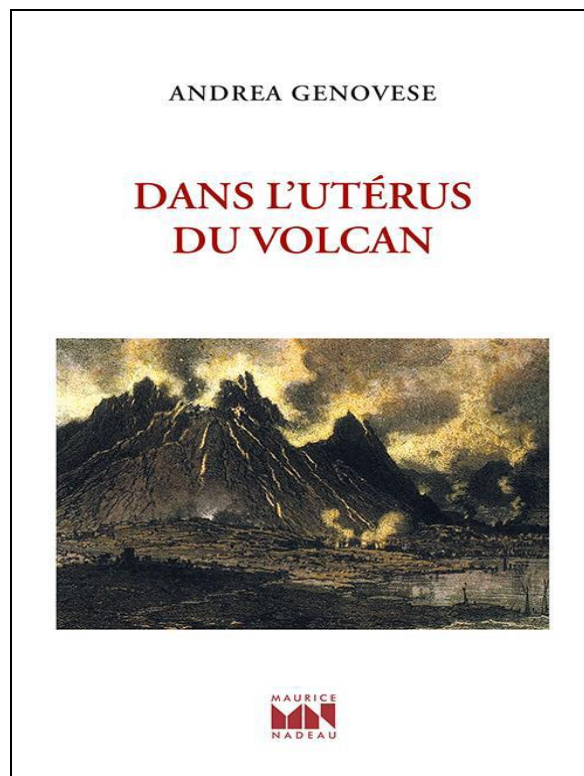
Belvedere stava per scomparire. Cosa derisoria in fondo, se si pensa a quanta gente è scomparsa in questi mesi.

Rari echi mi giungono nella mia nuova e isolata residenza campagnola, io stesso, per stanchezza e abbattimento, non riesco più a contattare né parenti né amici carissimi.

Della scomparsa di alcuni ho avuto notizia per caso, quelle di Michel Cornaton, Jean-Marc Avocat e Elisabeth Saint-Blancat mi hanno particolarmente colpito (gli ultimi due avevano messo in scena due miei lavori teatrali). In questo momento apprendo la morte di Bertrand Tavernier. Non era un amico, ma un granduomo frequentato all'Institut Lumière di Lione.

Chi sa quanti altri, in Francia, in Italia, o nella mia Messina natale. Non ne so nulla. O forse, l'apprendo adesso dalla rivista del PEN Club d'Italia: la cara dolcissima Maria Gabriella Adamo.

Questo Belvedere, partorito al forcipe, vuol significare che la vita, per il momento, continua.



En librairie ou chez l'éditeur Maurice Nadeau

Belvedere d'Andrea Genovese

(pages 6-17)

Confinés

Moi et le Formans



Le Formans est une petite rivière qui prend sa source dans les hauteurs de la Dombes et va se jeter dans la Saône tout près de Trévoux après un parcours de 17 kilomètres, enrichi, comme pour un grand fleuve, par de minimes affluents. Il y a toujours de plus petits que soi, me dis-je pour me consoler de mon insignifiance.

Pour le tronçon que je puis observer, il a l'air d'un ruisseau, pas vraiment limpide, son eau descend silencieuse et disparaît aussitôt dans une touffe d'arbres d'un vert intense. Car je ne réussis à l'apercevoir qu'en contrebas d'un petit pont qui supporte une circulation dense la journée, surtout aux heures d'ouverture et de fermeture de l'école primaire, tout près, de Saint Didier de Formans, où je suis venu habiter. La foule des parents ressemble à une ruche qui essaime dans des voitures qui trouvent difficilement toutes

une place pour se garer. C'est justement le nombre de voitures, et l'allure folle à laquelle elles roulent sur la route qui mène à Trévoux, qui ont fini par m'impressionner à Saint Didier de Formans, il me semble parfois de me retrouver dans la fourmilière du septième arrondissement de Lyon que j'ai quitté.

Mais en dehors des heures d'école et malgré une vaste aire limitrophe dédiée aux activités sportives, le silence et la solitude habitent ce lieu, à quelques centaines de mètres de la mairie du village, une bâtisse proprette qui domine une place vide, au point de rappeler un paysage surréaliste de De Chirico. Il ne faut pas s'attendre à rencontrer des marcheurs ou des promeneurs, ils sont plus rares que l'ours polaire. Bien que le village soit entouré et presque immergé dans des bois et des champs cultivés (de maïs le plus souvent), c'est comme si la nature, pour les gens d'ici, se concentrait uniquement dans le jardin de leur villa et dans la piscine que, par imitation collective, noblesse oblige, tout le monde ou presque a construit ou fait construire.

Souvent je me retrouve seul à m'attarder, à l'aube comme en fin de journée, unique promeneur, dans les coins où les monts du Beaujolais m'offrent le spectacle de leur douce ondulation, et Anse brille de ses lumières diurnes et nocturnes, les petites collines en contrefort à peine dessinées dans le bleu du ciel ou plus estompées quand les nuages ou le brouillard les voilent. Et il y a un lieu près de chez moi où je peux assister parfois, au coucher du soleil, à un spectacle unique ou pour moi inédit en tout cas : d'un côté s'efface doucement l'astre encore lumineux tandis que de l'autre côté monte la lune, et cette résurgence astronomique d'un phénomène dont les lois ont été plus ou moins éclaircies, mais dont nous échappent également la nécessité et le but, m'a l'air d'une découverte mythologique.

Mais pour revenir au Formans, il m'est impossible, je viens de le dire, de suivre son cours, caché comme il est par l'épaisse rangée d'arbres courant le long d'une rive inaccessible en lisière d'un champ cultivé. Difficile de comprendre donc sa véritable nature, il me semble lui aussi un confiné en ces temps gris et monotones de pandémie. Pour l'heure le champ est tellement boueux, trempé de pluie, qu'il est mal aisé de le traverser, je ne saurais d'ailleurs dire s'il est en friche ou ensemencé. En contournant l'aire de sport, là où se dresse un château pour l'instant interdit aux visiteurs, le Formans se découvre à nouveau un peu, en contrebas d'un deuxième petit pont. Mais plus loin, comment fait-il pour rejoindre la Saône ? Sûrement, il se défile entre les champs, et plus bas, entre les habitations, ma recherche en vérité n'a été que superficielle. D'ailleurs, du fait qu'il m'est impossible de jouer le rôle d'un promeneur solitaire contemplatif le long de son cours, je préfère garder au Formans un brin de mystère, lui attribuer une âme blessée, une mélancolie retenue. Cela me permet d'aller lui faire de temps à autre un clin d'œil nocturne, pour défier le couvre-feu dont lui-même semble victime tout comme le joli village qui porte son nom et qui à huit heures du soir somnole déjà, ou se morfond devant une série télévisée.

Et dans les nuits claires et glaciales de cet hiver, la constellation d'Orion, nettement dessinée dans le ciel avec sa Bételgeuse scintillante, m'ouvre l'esprit aux mystères profonds et terrifiants d'un univers absurde, hors normes et peut-être inaccompli, le Créateur s'étant endormi pour l'éternité. Pour une éternité ou deux.

La luna

Ormai la luna ha smesso le sue cavalcate
su foreste scure di terrori ancestrali
il sole la illumina senza più mistero
tutto è scientificamente previsto
e tuttavia quest'amorosa relazione
tra il piccolo astro e l'orco stellare
che si perpetua da miliardi d'anni
riesce ancora a suggerire l'eternità
specie se come stasera poco più su
brilla il grande Giove ammiccando
con paterna ambigua cupidigia.

Questa luna piena che vagabonda
tra strati leggeri di nuvole mi rimprovera
di non averle mai dedicato un verso come
che fai tu luna in ciel dimmi che fai
e io non riesco a spiegarle che il mondo
qui sotto è cambiato e che gli allunaggi
d'astronauti e robot hanno un pochino
sminuito il fascino del suo peregrinare
lungo piste favolose di deserti
che si rassegni dunque e si contenti
d'agitare le acque del suo pianeta
non è poco che le alte maree facciano felici
migliaia d'acrobatici surfisti.

L'acceso disco così nitido ingemmato
sulla volta azzurrata dal suo alone
scivola quasi lievemente nel plasma
cosmico placentare dell'infinito parto
d'una immensa scrofa eternamente in gestazione
di cui non si comprende
il perché di tanta copula dispendiosa
di cui l'uomo è l'ultima sequenza
apparentemente casuale benché sia diventato
la chiave di lettura privilegiata di fenomeni
assolutamente illeggibili (pare) alle altre
specie animali floreali e minerali.

Filosofia tu m'allontani da quel soffio
lirico che vorrei trovare per l'astro
degli innamorati di altri tempi
che non avevano granché a contemplare
prima che le nostre *magnifiche sorti e progressive*
non ci consentissero di viaggiare
nello spazio e tra i meandri della ragnatela
intessuta da superman tecnologici.

Faro sul Nulla pullulante di lumignoli.
Ecco il verso che ti mando, cara mia luna.

La lune

*Désormais la lune en a fini avec ses chevauchées
au-dessus de forêts noires de terreurs ancestrales
le soleil l'éclaire sans plus de mystère
comme prévu par les calculs
et cependant cette amoureuse relation
entre le petit astre et l'étoile ogresse
qui se perpétue depuis des milliards d'années
réussit encore à suggérer l'éternité
surtout si comme ce soir un peu plus au-dessus
resplendit le grand Jupiter clignant de l'œil
avec une paternelle et morbide cupidité.*

*Cette pleine lune qui vagabonde entre
des couches légères de nuages me reproche
de ne lui avoir jamais écrit un vers comme
che fai tu luna in ciel dimmi che fai
et moi je ne réussis pas à lui expliquer
que le monde ici-bas a changé et que les alunissages
d'astronautes et robots ont un petit peu
diminué le charme de son pèlerinage
le long de fabuleuses pistes désertiques
qu'elle se résigne donc et se contente
d'agiter les eaux de sa planète
du moment que les hautes marées réjouissent
des milliers d'acrobatiques surfeurs.*

*Le disque illuminé aussi net orné
sur la voûte azurée de son halo
glisse presque doucement dans le plasma
cosmique placentaire de l'accouchement infini
d'une immense truie éternellement en gestation
dont on ne comprend absolument pas
la cause de ce rut si prodigieux
dont l'homme est la dernière séquence
apparemment accidentelle même s'il est devenu
la clé de lecture privilégiée de phénomènes
illisibles (paraît-il) aux autres
espèces animales florales et minérales.*

*Philosophie tu m'éloignes de ce souffle
lyrique que je voudrais trouver pour l'astre
des amoureux du temps jadis qui n'avaient
grand-chose à contempler avant que nos
magnifiche sorti e progressive ne nous permettent
de voyager dans l'espace et dans les méandres
de la toile d'araignée tissée
par des supermans technologiques.*

Phare sur le Néant fourmillant de lumignons.
Voici le vers que je t'envoie, ma chère lune.

Eterna gloria ai nostri eroi

Novella con arrosto slamico

La quercia stormiva già dal mattino. Le trombe dell'apocalisse vaticinavano al vento di tramontana che spazzava l'esosfera pandemica. La Sibilla Cumana soffiava sul fuoco del camino. Non restava che obbedire alle ingiunzioni divinatorie che venivano dettate da una voce stentorea asessuata : spaghetti alle vongole, cotolette di scoiattolo al lardo e cioccolata, cetrioli alla panna con contornetto di virus e varianti. Quando arrivò l'ora del caffè, le passioni si scatenarono. L'ambasciatrice gallicana, con una voce nasale e transgenica, fu la prima ad aprire le ostilità, denunciando le storiche prevaricazioni dell'ominide maschio con una violenta filippica un pochino immeritata da una specie in via di estinzione nel suo paese. Lo scrittore Carofigliomio proruppe in un'invettiva, dichiarando di saperla lunga sullo stile culocentrico della Stregata del giorno prima.

Il convitato di pietra si stava liquefacendo silenziosamente nella padella. La frittura comportava una lunga elaborazione metafisica, per cui si pensava che essa dovesse essere esaminata in una prospettiva politico-referendaria. MatteoPenziunPo in effetti confabulava con il presidente del Consiglio di Stato in un'ottica di globale rifacimento dei testi costituzionali. Occorrevano soluzioni alla riquantificazione della carta dei diritti delle donne come fissata nell'ultima Assemblea Matriarcale delle Nazioni Unite, presieduta da Stanca Berlingue. L'Accademico Azzegarbugli non reagì, brutto segno, limitandosi a qualche mugugno di raucedine covidica.

Monsignor Alleluia, già coinvolto in uno scandalo di manofilia, pedopedalava con i maggiorenti del Partito Lambrettista, che a suo parere poteva ancora giocare un ruolo eminente nella storia della motorizzazione. L'imamessa Rachele e la rabbinessa Fatima, con citazioni toraciche e coranovirali, difendevano con accanimento la tesi d'un Dio omofobo e macho, solo occasionalmente angelico e pedofilo. Consuelo Sacripante a un certo momento alzò la voce e non disse niente. Laura Spegnicandela s'infiammò quando meno ce lo si aspettava e pretese il rituale omaggio di tutti i presenti. Erano un centinaio, uno più uno meno, e la cerimonia andò per le lunghe perché, prima di togliersi le mutande e mostrare il fondo del suo essere, Laura volle recitare il Cantico dei Cantici. Era un suo diritto statutario, ma al momento impediva di dare al conflitto una

conclusione adeguata allo stato d'animo esasperato dei presenti. Qualcuno addirittura propose che Laura restituisse il favore a tutti, senza distinzione di genere transgenere e degenere, in maniera che nessuno potesse accusarla di predicare bene e di cazzolare male. Si rischiava di uscire fuori dal seminato, o comunque di spargere seme, invece di sangue, a cui tendevano chiaramente i rivoluzionari. Fortunatamente l'opzione fu scartata e Laura andò a rinchiudersi in sala di rianimazione con un principe di sangue reale, quanto le bastava di sangue per la sua anemia cronica.

Era il momento atteso da Vladimiro Scappellato per tirare fuori dal sacco a pelo la pistola che portava sempre con sé in simili circostanze, ove la vita era sospesa a un filo a causa della ragnatela di manovre controrivoluzionarie. L'arma comunque era difettosa, sparava all'indietro, Scappellato lo sapeva bene, poteva sparare solo a nemici che si fossero trovati dietro di lui, posizione assai delicata, perché lo si poteva inchiappettare con facilità prima che lui potesse accennare una qualsiasi reazione. Comunque stava studiando tecnica pistolettaria sui film di Sergio Leone e aveva riscontrato dei netti miglioramenti nella sua pratica manipolatoria. Adesso girava le palle all'arcivescovo Buontempone, di cui non si fidava, essendo ben noto che il prelato faceva la manomorta durante le conferenze episcopali mentre si discuteva sul sesso degli angeli e di altri rappresentanti della gerarchia celeste accreditati al Vaticano.

Intanto il conte di Montecristo si era surriscaldato e aveva dato una pedata al sedere della minestronessa delle Pari Opportunità. Il tentato chiappicidio non era passato inosservato e ci si aspettava una reazione ommicidaria della politichese. Che invece, contro tutta etica e ragione, si limitò a fare una pernacchia. Ma la bufera minacciava nell'aria viziata di quella stanza di sei metri e quaranta centimetri quadrati. A un eventuale compromesso nessuno più pensava, si attendeva in un silenzio tombale che partisse la prima raffica. Chi avrebbe sparato per primo?

Barbarella era particolarmente sollecitata da un prurito vaginale che gridava vendetta da almeno due anni di convivenza paracelsica con un ominide manesco che si trovava nel gruppo caraballeros che cercava di sfondare la porta. Il ministro degli Affari Loschi si teneva prudentemente dietro il boss della Maglietta, conoscendone le ottime qualità di tiratore

scelto. Con voluttuosa tristezza sua moglie fornicava sul pavimento con le centinaia di piedi trepignanti. La moglie di Putifarre invece non sapeva chi accusare di vilipendio e oltraggio visto che sia davanti che dietro un formicolio tentacolare di verghe sconosciute la serpentinava senza tregua. La tensione era palpabile nei visi imbronciati e negli occhi iniettati di sangue degli avversari più irriducibili, mentre il putiferio dei colpi contro la porta diventava insostenibile.

Frate Adalberto Saviano, imperturbabile e impegnatissimo come sempre, stava superleggendo, con la bocca appoggiata sulla testa di Fabio Cazzio, un proclama per la fondazione della Repubblica Utopica di Sodoma (RUS) sottoscritto dal Movimento per l'Organizzazione dei Naufragi d'Immigrati Clandestini (MONIC), che aveva raccolto le firme per una legge umanitaria che doveva punire severamente il salvataggio di superstiti di naufragi non organizzati, accidentali per avarie di battelli da pesca o da turismo. Tra i sottoscrittori, particolarmente promozionali i nomi di Garamellini, Paolo Cieli e la coppia vip Sabrina Cerilli e Poltrone Sofà.

Sulla porta intanto si abbattevano sempre più violenti i colpi d'ariete degli assalitori. In quella piccola stanza asserragliata, in cui gli odi potevano esplodere a un minimo *cazzus belli* (per citare Cicerone), nessuno si rendeva più conto che i nemici li avrebbero massacrati tutti una volta sfondata la porta. In una situazione del genere sarebbe stato necessario uno statista eminente, come quelli di una volta, un Degasperi, un Togliatti, un Napolitano, un Fiorentino, un Ippolitopindemonte, un Vittoriodesica, una Nildeiotti, un Dongnocchi, un Farinatadegliuberti, una Pastaallamaticiana, insomma un uomo o una donna con le maiuscole sotto la gonna. Ora invece dalla cagnara millevoci (erano comunque un centinaio, cinquanta più cinquanta meno) non emergeva alcuna tonalità fuori del comune, difficile dunque individuare un leader, un duce, un conduttore di corrente, un seduttore d'anime, un salvatore della patria, un maotzetung, un mikebongiorno, un'evita peron, una claretta petacci, un masaniello, una lucreziaborgia, una gigliolacingueti, un cardinalbagnasco, un papa emerito, unabellaciaodellaguerraditroie, un eroe dell'inconsistenza, insomma uno straccetto qualunque di protagonista della storia universale.

Approfitando di un momento di calma, un pacifista emiliano cominciò a gemere nell'intento di calmare i contendenti, suggerendo timidamente che forse sarebbe stato più saggio, prima di consegnare la dichiarazione di guerra all'ambasciatrice con le piume

sul cappello, domandare un oroscopo a Romano Lodi che stava facendo tranquillamente colazione sul tetto di fronte, lo si vedeva dalla finestra, insieme a Gianluca Mortadella, il suo fedele segretario e biografo. La proposta fu respinta con sdegno dalle due parti, rappresentate da Milite Ignoto e Partigiano Rigoletto, che gridava vendetta tremenda vendetta.

I caraballeros intanto, piuttosto contrariati dalla resistenza di quella porta in compensato ikea, sembravano aver avuto la stessa idea, perché una delegazione tutta composta d'esterofili si stava arrampicando sui tetti e con segnali luminosi aveva intavolato una trattativa con Trenta e Lodi, il cui oroscopo evidentemente faceva gola anche a loro e che in cambio, con segni inequivoci, pareva chiedere che portassero del pane perché di salumi ce n'era in abbondanza, senza riflettere al fatto che i caraballeros detestavano i regimi salumentari. Nel frattempo la variopinta assemblea costituente che si accalcava sul cateto dell'ipotenusa, nell'immensa stanza di tre metri e quattordici centimetri quadrati, con evidente incoscienza del pericolo imminente, non si preoccupava di queste sottili manovre d'aggiramento, le passioni dei contendenti spingendoli ormai decisamente verso una soluzione finale sanguinolenta, perché la conquista del potere avrebbe permesso di cantare vittoria insieme a un cantautore, che si era acuartierato sul soffitto della stanza soprastantia.

Il coro delle voci era al suo diapason e Drago Angelico, il banchiere operaista, aveva già tirato fuori il cannone portatile della congregazione di Fidel Castrogiovanni e lo stava puntando contro il gruppo di oppositori agglutinati davanti alla porta, quando inattesa la campana tradizionalmente laica del palazzo municipale cominciò a concertare un gospel slamico. Era evidente che il nuovo regime aveva preso in mano le sorti della nazione. Già dietro la porta i caraballeros avevano deciso che era inutile perdere del tempo per abatterla. Proprio in quei giorni il prezzo della benzina era diminuito a causa della crisi e gli assediati non ebbero difficoltà a fare una colletta per comprarne un bidone con cui dettero fuoco a quella stramaledettissima porta, lasciando i rivoluzionari all'interno arrostiti in santa pace.

Si dovrà attendere trecentoquarantamila anni luce e l'arrivo sulla Terra dei Trogloditi della costellazione del Grande Carro Estinto (*Ursa Maior*) perché su quelle rovine fuligginose fosse apposta una lapide commemorativa di quei cento martiri, settanta in più settanta in meno, difensori fino al sacrificio estremo dei valori della fibrocrazia.

Vocations pastorales

nouvelle

C'était une vaste forêt sur la pente d'une montagne qui grimpa d'un vallon obscur éloigné de tout lieu habité. Une énorme lune la surmontait, l'argentait, mais même en l'éclairant sa lumière ne permettait pas de pénétrer les arbres touffus. On pouvait du pic rocheux la surplombant en apercevoir l'ensemble épais, une masse compacte, une sorte de gigantesque bouclier végétal qui ne faisait qu'un avec l'obscurité de la nuit. Le vide était vertigineux.

« Ça vous impressionne ? » demanda une voix un peu rauque.

La jeune femme qui m'adressait la parole était à l'auberge de jeunesse, avant que je n'arrive. Trente ans, pas plus. Randonneuse, elle explorait tous les jours une partie du massif montagneux, parcourant des itinéraires étudiés le soir, parfois seule, parfois en compagnie des autres hôtes de l'auberge, deux jeunes couples de Chambéry. Comme moi, ils avaient tous l'air de vouloir y séjourner quelque temps, ayant pu utiliser les quatre chambres disponibles, les dortoirs vides, sans clients.

Ce qui m'a toujours frappé, dans les auberges de jeunesse, c'est l'âge souvent avancé des occupants, des individus sur la cinquantaine et plus, les jeunes en général les fréquentant plutôt à certaines périodes de l'année et dans des localités touristiques très connues. Là, on ne sait pour quelle raison, se trouvaient ces deux couples, vingt-cinq ans en moyenne, la plus âgée me semblait être la randonneuse solitaire. Joli minet, un corps plein et sensuel, dont elle connaissait parfaitement l'impact dévastateur. Elle m'avait observé d'un œil scrutateur le jour de mon arrivée, j'avais compris qu'elle désirait m'aguicher, ne fût-ce que pour la conversation, car les quatre tourterelles discutaient entre elles et plus volontiers de séries télé pendant les repas du soir, préparés par la gérante.

Ce matin-là la jeune femme était partie tôt pour sa randonnée quotidienne, mais l'après-midi je l'avais croisée à son retour, elle m'avait adressé un large sourire et avait poussé les familiarités jusqu'à dire à voix haute, *Il faut que je me douche, je suis trempée de sueur*, et elle avait disparu des heures durant. Je ne l'avais pas vue à table, les deux couples non plus d'ailleurs, ils s'étaient sûrement décommandés ce soir-là. J'avais mangé seul et j'étais sorti qu'il faisait déjà nuit pour m'asseoir sur le promontoire rocheux à une cinquantaine de mètres de l'auberge. Seule la lune illuminait le paysage, la gérante ayant éteint toutes les lumières intérieures et extérieures. Pendant une bonne demi-heure, j'entendis les chuchotements bas et feutrés des deux couples dans leurs chambres, puis le silence profond de la montagne et la vision confuse du précipice s'étaient imposés à ma rêverie.

« En effet, la dégringolade de cette pente vers la vallée est impressionnante même en plein jour. Dans l'obscurité, elle semble encore plus terrifiante. »

« Il y a d'autres endroits dans ces montagnes qui sont encore plus impressionnants. »

« Je n'en doute pas. »

« Est-ce que vous êtes un bon marcheur ? A première vue, il me semble que non. »

« Qu'est-ce qui vous fait penser ça ? En tout cas, c'est vrai, je suis ici uniquement pour oublier la ville et faire des promenades. J'ai emmené avec moi des livres, et mon ordinateur. Aucun ascétisme. Je dois continuer à travailler. »

« Prof ? »

« Pas vraiment. »

« Journaliste ? »

« A peu près. »

« Je vous dérange ? »

« Non, une jolie femme ne me dérange jamais. »

« J'ai seulement envie de parler. Les jeunes, pas vraiment la compagnie que j'aurais aimé trouver ici. »

« Je ne dédaigne pas la conversation. Mais souvent je glisse sur les sujets, je ne suis ni poli ni châtié. »

« Vous êtes vieux. A votre âge glisser peut se révéler dangereux. »

« Merci pour le compliment. Asseyez-vous ici à côté de moi. On parle de quoi ? »

Elle eut un éclat de rire et resta debout.

« Du clair de lune. Je suis romantique. »

« Ce soir elle nous cache une partie du ciel étoilé avec son clair. Heureusement Jupiter est très brillant. Vous le voyez là ? Un petit disque, avec une paire de jumelles on verrait ses quatre satellites galiléens. »

« Astronome ? »

« Pas du tout. »

« Moi je suis maître de conférences à l'université de Nantes. J'enseigne la littérature du XVIIème. »

« Un siècle pas emballant. Je comprends que vous devez vous ennuyer beaucoup. »

« Vous vous trompez. Je ne m'ennuie pas en ville. Ici je viens tous les ans pour randonner. J'y trouve souvent de bons sportifs. Ces jeunes-là ne sont pas sympas. Ils sont de piètres marcheurs, ils se dégonflent vite au milieu du chemin et me faussent compagnie. Et le soir ils sont crevés comme s'ils avaient fait de longs parcours. Voyez, je leur avais proposé de faire une grillade ce soir. On aurait pu descendre au village acheter des saucisses. »

« Ils ont peut-être mieux à faire. »

« Ils s'endorment tôt le soir. »

« Ils lisent ou... »

« Aucun type de lumière, aucun bruit, aucune voix même susurrée. Des ronflements. Ils ne baisent pas. »

« Vous espionnez aux portes, aux fenêtres ? »

« Ils me gonflent. »

La lune se fragmentait tout en descendant lentement vers une cime plus haute derrière laquelle elle irait plus tard se

cacher pour laisser s'épanouir plus lumineuses les deux Ourses déjà bien esquissées, tandis qu'on devinait à peine la balafre de la Voie Lactée sur la voûte céleste. Ce tourbillon des astres était inscrit dans la conscience de l'homme depuis son apparition fortuite sur la planète, irrésolu et inquiétant, sans explications plausibles, à part celles qu'on avait échafaudées nous-mêmes au cours des siècles, avec l'aide des avancées technologiques et des déductions scientifiques. Mais l'énormité incroyable et à peine concevable de l'ensemble laissait toujours pantelants et effrayés, si on s'y arrêtait. On perdait alors toute notion du temps et de l'espace. Seul le naufrage était possible.

La fille attendait que je lui adresse à nouveau la parole.

« Voulez-vous parler de Mme de Sévigné ? De la carte du tendre ? »

« Surtout pas. Vous préférez parler d'étoiles ? »

« Pas vraiment. Qu'est qu'il y avait d'intéressant dans votre randonnée d'aujourd'hui ? »

« Je suis montée par un sentier en partie caché sous les derniers arbres qui grimpent de l'autre côté du plateau et qui devient ensuite rocailleux et aride, avec ronces et plantes d'altitude, mais abrupt, au ras de la paroi rocheuse en beaucoup d'endroits. Il y a des paysages à couper le souffle. Celui que je veux emprunter demain est moins ardu, en fin de parcours on trouve des bergers qui vendent du fromage fait maison et on peut y boire du lait de chèvre qu'on trait sous vos yeux. Ce n'est pas difficile. Même vos jambes pourraient tenir. »

« Qu'en savez-vous de mes jambes ? »

« Tenez-moi compagnie. »

« Quelle sera la récompense ? »

« Du bon fromage. Et si vous n'aimiez pas le fromage, de l'eau fraîche. Dans ces montagnes, il y a des sources encore non polluées. C'est un vrai miracle. »

« Vous partez tôt. Il faut que je me repose pour être en condition de marcher, autrement c'est ma tête qui dodeline. Il ne s'agit pas des jambes. »

« Couchez-vous tout de suite alors. Il est onze heures. On peut partir vers sept heures demain, ce n'est pas si tôt que ça, même si cinq heures c'est l'heure idéale pour humer les saveurs de l'aube. »

Je me suis levé, un brin d'herbe entre les dents.

« Je ne mets pas de réveil. Frappez à ma fenêtre, c'est plus près du lit. Préparez le café avant. C'est la saveur de l'aube qui a le plus de chances de me réveiller. »

On est rentré en silence. Une fois dans ma chambre ça me grattait un peu sur le bras, je me suis demandé s'il pouvait y avoir des moustiques à cette altitude, en tout cas un insecte m'avait piqué. J'ai coupé un citron et j'en ai frotté le bouton. Puis, je me suis endormi. D'un coup, ce qui m'arrivait rarement.

Elle s'appelait Monique. On avait fini par se tutoyer un quart d'heure après notre départ. Elle avait l'habitude de tutoyer ses collègues et se laissait tutoyer, me dit-elle, par ses élèves aussi, des doctorants pour la plupart, à peine moins âgés qu'elle d'ailleurs, c'est-à-dire de futurs

collègues. Moi j'avais tutoyé n'importe qui toute ma vie, porté par mon engagement politique, mais depuis quelque temps je trouvais bizarre de tutoyer les autres et de me faire tutoyer. Surtout par cette femme qui en préambule m'avait traité de vieux. Et qui m'avait proposé en même temps de la suivre dans sa randonnée. Faute de mieux, évidemment. C'est peut-être ça qui m'avait convaincu, comme pour accepter un défi.

Elle tenait mon pas sagement, on marchait presque toujours côte à côte, comme deux paisibles promeneurs, la raideur de la montée étant limitée. Sa verve semblait inépuisable. On traversait un lieu encore arboré, avec un sous-bois suffisamment humide pour compenser la chaleur qui déjà envahissait le sentier, dégagé mais à découvert entre deux rangées d'arbustes. La paroi de la montagne culminait sur la droite, tandis que sur la gauche le ravin dégringolait, en cet endroit doucement, vers le fond de la vallée. En bas, minuscule, on voyait scintiller une rivière encaissée entre deux pentes escarpées, et au loin l'ensemble montagneux creusé par de nombreux vallons s'entrecroisant de manière suggestive mais désordonnée.

La nature jouait avec l'esthétique ou l'interprétait librement. En tout cas elle n'avait pas de règles néoclassiques, et son gothique était à peu dire flamboyant. Ses poèmes fragmentaient le gigantisme. Et il y avait bien plus que cela sur la surface et dans les profondeurs de la planète.

« Et ne parlons pas de ce qui nous attend, si un jour nous allons dans l'espace interstellaire. »

« Quel rapport ? Ce sera pour d'autres générations, en tout cas. »

« Pas pour la mienne, pour la tienne ... peut-être. »

Elle était pensive, je l'avais entraînée sur ce sujet, depuis notre départ de l'auberge – le charme du lever du soleil m'ayant échappé –, mais elle revenait vite à une conversation sur la flore des coteaux alpins, se faisant un plaisir de m'apprendre les noms des plantes et des fleurs qu'on rencontrait. Ça la passionnait, tout comme la faune locale, les marmottes surtout.

Marmottes, j'étais curieux d'en voir, mais apparemment ces bestioles n'étaient pas pressées de manifester leur présence. Seuls un gros lézard grim pant sur un rocher, et un lapin fuyant derrière une barrière de buissons rabougris par la sécheresse et ployés par le vent, qui devait souffler parfois violemment sur le haut plateau où nous venions d'arriver, montrèrent leur derrière après deux heures de marche relativement facile pour mes jambes.

Pour l'heure, pas la moindre brise ne soufflait et on était sous l'emprise du soleil qui tapait sur nos têtes et sur les rochers et gros cailloux dispersés tout autour d'une vaste étendue de terrain désert qu'on voyait dévaler au loin. Soudain, le tintement d'une cloche m'alerta sur la présence d'un troupeau quelque part derrière le monticule qui s'élevait à moins d'un kilomètre. Monique me fit un signe de la tête qui invitait clairement à marcher plus vite.

« Je flaire la bonne odeur du lait frais. », s'exclama-t-elle, avec une voix devenue elle aussi fraîche et suave.

Ses joues avaient pris la couleur pourpre d'un brugnon, seul témoin de l'excitation de la marche, tandis que moi j'avancais un peu flageolant sur mes jambes. Mais je n'étais pas à vrai dire fatigué, car en même temps je constatais que mon corps avait fait preuve de plus d'endurance que je n'aurais imaginé, habitué depuis longtemps à l'inertie de la vie sédentaire.

« Allons boire alors... à ta belle santé. », fis-je, en me relevant du rocher où je m'étais assis.

« Vous ne vous en êtes pas mal sorti avec vos jambes », ricana-t-elle.

« C'est fini le tutoiement ? »

« Le temps de vérifier si le lait frais ne vous monte pas à la tête. Ça arrive parfois aux personnes âgées un peu voyeurs. »

« Personne âgée, c'est plus ou moins que vieux ? »

« C'est selon ? »

« Et pourquoi voyeur ? »

« Vous n'avez cessé de reluquer mes fesses pendant l'ascension ! »

« C'est quand même vous qui m'aviez dit qu'il y aurait des paysages à couper le souffle... Vous avez des yeux aussi sur votre jolie nuque ? »

Je n'avais jamais vue une femme faire une moue aussi faussement indignée.

« Il n'y a pas besoin d'yeux sur la nuque. Ça se sent, et c'est très désagréable. »

« Je suis pour l'égalité des chances. Au retour, je marcherai devant. »

Elle me regarda un instant d'un air furieux, tout en fouillant dans son sac à la recherche de sa bouteille d'eau minérale. Elle en but une gorgée, puis me la passa.

« Tenez, espèce de malpoli ! »

« En attendant les sources non polluées... »

Elle avait repris le chemin en direction du monticule puis se retourna un moment pour m'indiquer la chaîne des alpes suisses se détachant d'un coup, nettement scandées dans le bleu du ciel.

« Voilà le paysage à couper le souffle, si ça vous chante. »

« En effet, c'est une mélodie. »

Elle s'arrêta pour m'arracher sa bouteille des mains.

« Mufle. Et moi qui croyais pouvoir vous faire confiance, vous ayant jugé aussi inoffensif qu'une momie ! Tous pareils, les vieux. »

« Mais qu'est-ce qui vous prend ? »

Son visage était devenu renfrogné mais ses yeux riaient.

« Tiens, voilà mon ami berger, regarde. »

Ce brusque passage au tutoiement m'interpellait. Un troupeau de chèvres était apparu de derrière la hauteur, bien encadré par de petits chiens. Le berger suivait à distance. C'était un jeune homme, il portait un bermuda et un short à la mode, les coutumes avaient bien changé depuis mon enfance dans le domaine bergéricole.

Monique échangea un salut et quelques mots quand nous arrivâmes tout près de lui. Je compris qu'il la rassurait sur la présence de sa femme ou copine de l'autre côté du

monticule. Vite contourné, j'aperçus une vaste mesure rustique à une cinquantaine de mètres et Monique me devança pour courir embrasser une jeune femme à peu près de son âge qui trafiquait autour d'un tonneau devant l'entrée.

Je ralentis volontairement pour observer la chaleur de ces retrouvailles, et à mon arrivée un grand verre de lait frais me fut offert gracieusement par la copine de mon initiatrice à ces plaisirs bio. C'est autour d'une table rustique sur la terrasse naturelle que nous goûtâmes le lait et le fromage fait maison. Et que je fus introduit aux mystères glorieux de cette amitié lactifère.

Monique et Alexia se connaissaient depuis le lycée, me dit-on, elles avaient fait l'université ensemble et avaient choisi le même diplôme, mais Alexia avait échoué et s'était accouplée à un curieux prince charmant, notre berger, fils d'un riche banquier parisien et d'une plus que riche star américaine, lequel, méprisant la movida des années universitaires, avait décidé de s'adonner à la pastourellerie dans cet ermitage alpestre (que papa lui avait acheté cheptel compris, en attendant probablement que ça lui passe), ce qui avait réveillé, chez Alexia, ses rêves d'ado introvertie désireuse de se faire nonne de clôture ou assimilée. Voilà l'histoire qui m'était récapitulée en quelques mots, car la conversation à bâtons rompus sur des arguments qui m'étaient étrangers avait vite fait de m'exclure pour le plus grand profit du paysage rocaillieux que je finis par fixer, épuisé.

Ce bla bla bla dura au moins une heure, de temps en temps interrompu par Alexia qui, pour la convenance, me posait quelques questions anodines sans même écouter mes réponses. Heureusement, pour échapper à un soleil impitoyable qui galopait vers un midi de feu, on décida de passer à l'intérieur de la mesure, là où les deux franciscains fabriquaient leur fromage et gardaient tous les outils de la bergerie, mais curieusement par une ouverture située de l'autre côté, on accédait directement à une maisonnette inattendue, moderne, sur deux étages, qu'Alexia tint à me faire visiter, un petit nid bien confortable et chiquement meublé, vaste salon-cuisine en bas, salle de bains toilettes et deux chambres à l'étage.

Devant l'une de celles-ci, Alexia, avec un petit sourire tout monacal, fit d'une voix encore plus moniale :

« Vous pouvez dormir tous les deux dans cette chambre ce soir. »

« Chouette, non ? », s'exclama en toute nonnesque innocence ma randonneuse.

Je me demandais si je ne devais pas répondre que je n'avais pas ma brosse à dents avec moi, mais à la fin je m'en tins à une observation plus prudente :

« Je vois des ampoules : il y a même l'électricité ! Ça alors ! »

« Un générateur électrique dans la cave – une grotte naturelle – et deux panneaux solaires sur le toit », fit Alexia, cette fois avec le ton enjoué d'une abbessse qui vante les beautés de son couvent.

« Dieu soit loué ! »

Mon ton moqueur ne les déconcerta pas, au contraire elles me montrèrent une sorte de timide considération.

« Tu peux te rafraîchir, fais comme chez toi, dit Alexia, tandis que nous allons bavarder un peu tout en préparant à manger. »

En me sauvant dans la salle de bains, j'eus une pensée affectueuse pour le sandwich dans mon sac : quel destin l'attendait ?

Je fis durer un certain temps le plaisir de me dévêtir, de me doucher et de me rhabiller. En entendant de l'eau couler, je regardai par la fenêtre et je vis que Monique était en train de se laver sous une douche installée dehors. Elle avait un corps magnifique, à damner une marmotte, tournait imperceptiblement sur elle-même et la vision de ses seins, de ses fesses et du triangle bombé et poilu à la jonction des cuisses me laissa pantelant. J'eus la sensation qu'elle m'observait de biais, en s'amusant. Tout cela en même temps qu'une odeur de grillade venait elle aussi m'agresser sexuellement.

C'était de l'agneau servi avec des pommes rissolées et une salade de tomates. Un mets exquis, tonifiant c'est peu dire, arrosé par une bouteille de précieux Gamay.

« Et Jean-Paul ? fis-je tout en vidant le verre que Monique ne cessait de me remplir.

C'était le prénom du berger.

« Il ne rentre que le soir, quand il part avec son troupeau, m'informa Alexia. »

« C'est qu'il aime tellement ses chèvres, fit en riant Monique.

Ça me paraissait normal qu'un berger aime ses chèvres, mais la langue de Monique avait glissé d'une manière bizarre sur tellement. Ou je croyais. En vérité les deux verres de vin que j'avais déjà imprudemment avalés me tournaient la tête. Je mangeai de bon appétit et je buvais. La tranche d'agneau était déjà énorme et on m'en présenta une deuxième, Monique et Alexia discutaient avec une verve à défier toute messe chantée, et moi j'avais de plus en plus les idées confuses. A la fin du repas, un copieux café ne suffit pas à endiguer ma somnolence.

Je ne sais si j'étais monté tout seul dans la chambre, en tout cas, à cinq heures de l'après-midi je me retrouvai allongé sur le lit, réveillé par des chuchotements et des gémissements. La porte était grand ouverte, tout comme celle de la chambre d'à côté. Mes yeux brouillardés et mes oreilles encore un peu bourdonnantes par l'ébriété résiduelle du déjeuner n'étaient pas si engourdis que je ne puisse apprécier le spectacle insouciant et conventuel de deux nonnes qui se gamahuchaient dans une classique et kamasoutréenne position.

Quel besoin avaient-elles, Monique et Alexia, de se brouter ainsi habillées, le visage enfoui l'une sous la robe de l'autre ? Je me souvins de la vocation d'Alexia, ceci pouvait expliquer cela, un fantasme refoulé.

« Fermez la porte, espèce de voyeur, m'invectiva Alexia, relevant un instant la tête.

« Si vous les hommes n'étiez pas si nuls, incapables de rester debout après avoir bu un verre de vin » miaula à son

tour Monique « il n'y aurait pas besoin que nous les femmes trouvions dans la religion un réconfort à notre chagrin ! »

Et les voilà revenir à leur besogne non sans une suite assez gracieuse d'ailleurs de petits rires. Si mes sens avinés et ma retenue naturelle ne m'en avaient empêché, elles m'auraient fait une place sans protester dans le lit.

J'allai à la salle de bains me mettre la tête sous le robinet pour me débarbouiller mais à mon retour elles n'étaient plus là. Elles buvaient tranquillement un café sur la terrasse.

« Tiens, m'accueillit Monique, prenant la cafetière et me remplissant une tasse, un bon café te fera du bien. »

Et profitant d'un moment où Alexia s'éloignait, elle se pencha à mon oreille, comme en veine de grandes confidences.

« Jean-Paul est impuissant, Alexia l'a compris seulement lorsqu'ils se sont installés ici. Elle continue à l'aimer, mais tu comprends, elle est frustrée et ne sait pas comment se tirer de ce borborygme, d'autant plus qu'elle n'a pas de travail. »

Oui, c'est compliqué, pensai-je, personne aujourd'hui, pas même les aspirantes nonnes, ne supporte la chasteté. Heureusement le soleil, lui, sait comment s'en tirer, le voilà se cacher derrière une cime en dispersant ses rayons comme dans une peinture baroque. Une couronne de lumière se dessina sur le front de Monique, la transformant en douce Madone. Sa bouche se rapprocha de mon oreille.

« Tu ne peux pas lui tirer un coup à la va vite ? Elle est montée dans sa chambre » me susurra-t-elle d'une voix séraphique

« Tu rigoles.

« Non, c'est sérieux.

« Franchement, ça me dépasse.

« Vous êtes curieux, les hommes ! s'énerma-t-elle, vous ne comprenez jamais rien. Alexia est tombée amoureuse de toi, elle en a envie, et tu la repousses ! C'est d'un égoïsme...

« Elle m'a pris pour le Saint Esprit ? »

Monique s'esclaffa et sa bouche se colla à la mienne pour vite s'en détacher.

« Ou tu la baises ou tu ne m'auras pas. Et je sais que t'en as envie. Vu comme tu me reluquais en montant. »

« Tu as des yeux sur les fesses pas sur la nuque. »

« Et alors ? Je joue ma carte du tendre comme je veux. »

C'est le tintement de la cloche et le rosé bleuâtre du soir s'annonçant qui m'aidèrent à reprendre mes esprits égarés. Les chèvres revenaient, paisibles, rangées par les deux petits chiens qui n'avaient plus la vivacité du matin, et le berger, lui aussi tranquille, suivait en fumant la pipe. Tableau rare, pour la pipe du moins.

Jean-Paul enferma le troupeau dans un enclos non loin de la mesure puis se dirigea vers la douche à l'extérieur où j'avais contemplé l'exhibition de Monique. Il nous adressa un joyeux salut de la main et se déshabilla sans se soucier de nous, se douchant complètement nu.

« C'est qu'il a fait chaud, aujourd'hui, les gars » nous lança-t-il, tandis qu'il prenait un drap de bain tendu sur un fil avec du linge, et venait s'essuyer tout près de nous, sa bite exposée en plein air.

Son attitude me parut forcée, je détournai les yeux, un peu dégoûté par cette comédie, son homosexualité ne m'aurait pas gêné autant. Sa main me caressa rudement les cheveux.

« Ça va, ça va, macho. » me cria-t-il en rentrant dans la masure « T'es bienvenu quand même. Toi aussi, sœurte. T'as des nouvelles de cette garce de maman ? »

Je me tournai ébahi vers Monique. Elle soutint mon regard sans trahir aucune émotion.

« Maman n'est pas méchante, me dit-elle enfin, mais elle a été pourrie par ses relations dans le monde du cinéma. Un jour, Jean-Paul, quand il avait seize ans, l'a surprise à la maison avec deux mecs. Ils étaient tout nus. Elle marchait sur les mains et les genoux, et bêlait. Depuis, maman ne s'est plus cachée de lui, et même elle l'appelait quand des amants étaient là. Ça a duré quelques années. Puis mon père a divorcé et mon frère a décidé de devenir berger. C'est Alexia qui m'a raconté cette histoire, c'est à elle qu'il s'est confié. Moi je n'en savais rien, à l'époque je fréquentais une université américaine. »

L'horizon du plateau se dégradait peu à peu, et le ciel prenait cette nuance en demi-teinte qui invite à l'attente d'un avènement vague et insondable. On voudrait une solitude partagée avec la nature mais celle-ci reste silencieuse et indifférente.

Déjà, indéchiffrable, la splendeur clignotante de Jupiter m'interrogeait. Dans l'obscurité désormais galopante, plus bas sur une ligne droite idéale, Mars aussi, avec moins d'éclat, avait fait son apparition, les deux planètes étant alignées pendant l'été, nuit après nuit on pouvait suivre leurs déplacements par rapport à la position de la Terre dans l'espace. Elles étaient là, visibles, avant que les étoiles ne commencent, l'une après l'autre, à percer la voûte céleste.

On n'attend plus de grandes réponses du ciel nocturne. Les variations visuelles, pour qui s'attarde encore à en contempler le spectacle, sont dérisoires, et cependant on peut continuer à y trouver l'occasion de se pencher sur les grandes interrogations de l'inquiétude humaine, se heurtant toujours à l'absence de réponse d'une telle immensité révélée par la recherche cosmologique.

« Tellement immense et tellement petit au fond s'il est vrai que cette histoire de la matière noire est fondée.

« Tu parles de quoi ? fit Monique qui était restée très silencieuse, les coudes appuyés sur la table.

« Des milliards et des milliards d'étoiles et de galaxies qui ne seraient que des petits îlots à la dérive dans un océan-univers.

« Quel rapport avec Jean-Paul ?

« Aucun.

« T'es drôle, toi !

« C'est ça. Je suis un type qui doit composer avec le Néant. Le Grand Néant. Et la Randonnée des Randonnées. J'escalade et je tourne en rond, je tourne en rond et j'escalade. Le Néant est une montagne circulaire et plate.

« J'ai pas la tête à des âneries.

« Ce n'est pas des braiments mais des bêlements que j'entends.

En effet, depuis quelques minutes, il me semblait entendre des bêlements provenir de la maisonnette, différents de ceux qui me parvenaient de temps en temps de l'enclos.

« C'est Alexia, dit Monique, au début elle espérait que cela aurait servi, pourquoi pas, c'était comme jouer un rôle au théâtre mais ça ne marche pas, il s'excite et ne bande pas. Elle n'en peut plus. Elle voudrait que ça finisse, mais ne sait pas comment s'en sortir. Elle l'aime pourtant et moi je les aime tous les deux, mais je ne vois pas comment les aider.

Je me demandais si on pouvait classer une histoire de ce genre selon les canons de l'antique tragédie grecque. A vrai dire, l'absurdité de la situation dans laquelle je me retrouvais me donnait envie de rire.

« Je n'ai, à franchement parler, aucune expérience au sujet des chèvres.

« Mais t'es quoi, toi ? Une machine ? Tu n'as pas de sensibilité ? De compréhension ? Ni pour Jean-Paul ni pour cette pauvre Alexia ?

« Merci de m'intégrer dans la famille. Si je comprends bien, tu me proposes de baiser l'un et l'autre ou je me trompe ?

« Alexia, du moment que tu n'es pas bi. Après tout, elle est mignonne, bien plus jolie que moi. Je ne comprends pas tes goûts. Ou tu préfères que nous couchions toutes les deux en même temps avec toi ? Ça peut se faire, si c'est ça.

Il n'y avait pas de doute, Jupiter clignotait à mon intention. Cette immense planète gazeuse, ce soleil raté, qu'avait-il à me dire ? Et ses tempêtes à peine imaginables, en quoi le concernaient-ils, plus que moi-même ?

« Hier soir, tu n'avais pas confiance en mes jambes, et ce soir tu en as trop pour ce que j'ai entre les jambes.

« Bon sang, que t'es compliqué !

Et si un jour cette immense sphère gazeuse venait à exploser d'un fou rire ? Il y en a qui pensent que la Terre est un être vivant, on a longtemps parlé de Gaïa. Pourquoi Jupiter et les autres planètes ne le seraient-ils pas ? Capables de voir, de loin, ce qui se passe dans la tête (bon, l'atmosphère dans ce cas spécifique) de leur sœurte qui allaite des fourmis sur deux jambes ?

« Je n'enseigne pas à l'université, je travaille à la Poste et Jean-Paul n'est pas mon frère, dit Monique tout d'un coup, en tapotant nerveusement ma main avec ses doigts, on se connaît depuis longtemps avec Alexia et on s'amuse à raconter des bobards.

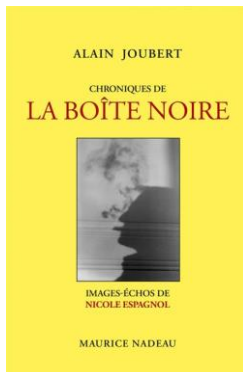
« Bien sûr, je l'avais compris. On peut redescendre à l'auberge maintenant en nous aidant de nos torches ? Tu peux retrouver le chemin ?

« Si tu veux.

Nos sacs étaient restés dehors, nous les primes sur nos épaules, après avoir sorti nos sandwiches. On pouvait dîner en route. Tandis que nous passions devant l'enclos, les chèvres se mirent à bêler de concert. Pris d'un fou rire, nous bêlâmes nous aussi. Et les chèvres se turent d'un coup, indignées.

Le surréalisme de l'autre côté des nuages

Chroniques et poèmes d'Alain Joubert



Si on voulait se servir d'une formule galvaudée, on écrirait qu'Alain Joubert a fait du surréalisme sa profession de foi. Mais Alain Joubert est féroce athée, et une formule pareille risque de le mettre en colère, de le faire virer de bord et de s'en appeler, indigné, au Père Éternel, ce concentré de coulis de tomates en boîte avec quoi, les fins gourmets le savent, on

fait de succulents spaghetti, si on sait bien les cuire, naturellement, avec un zeste de judaïsme christianisé par l'islamisme, un oignon pelé (mais on y ajoute parfois du platini, et du ronaldo, les plus vicieux), et une dosette nespresso d'ironie noire pour la digestion.

Voilà une phrase qui vaut de l'or, elle m'est venue comme ça, et je vais sûrement la déposer à la Société des Auteurs pour sauvegarder mes droits (sacrosaints, le lecteur en conviendra). Cependant, je dois honteusement avouer qu'elle n'a rien à voir avec Alain Joubert, ou du moins elle n'y aurait rien à voir, si d'une manière sournoise, maudit automatisme des somnambules, ne s'y étaient glissés le substantif boîte et l'adjectif noire, des mots d'ailleurs que, étant d'un ancien transgenre masculin gaulois, on devrait peut-être écrire boîtresse et noiresse. Il faut faire attention à manier la langue aujourd'hui, car au pays de Voltaire et de Breton, les têtes pensantes ne sont plus assurées sur leurs épaules. Cela dit comme non-dit, me voilà tombé dans la boîte, pas celle de Pandore (bondieu, ce tordu machisme de l'inconscient !), celle d'Alain Joubert, justement *La boîte noire*, Maurice Nadeau m'en est témoin, illustrée par des images-échos de Nicole Espagnol - Nicole était sa femme, ce n'est pas un clin d'œil aux féministes, peut-être à la féminité, tiens quel vieillard je fais, la féminité des femmes n'est plus d'actualité, c'est un anachorète, un anachronisme je veux dire, un anachronisme d'anachorète en somme.

« Au début des années 2000, *La Quinzaine littéraire* de Maurice Nadeau a ouvert ses colonnes à une rubrique régulière d'Alain Joubert, intitulée *La boîte noire*. Il y relatait une lecture particulière de certains romans noirs, ¹ le plus souvent oubliés par la critique, s'interrogeant sur les liens avec d'autres œuvres ou situations... », lis-je en quatrième de couverture. Mais il faut entrer dans la boîte pour y retrouver le Joubert mousseux et pétillant, maître d'une langue limpide et déchaînée, qui, prenant comme prétexte quelque roman noir (polar, polar d'accord, Joubert aussi est un vieillard) explore le monde, le dissèque, en extrait les pépites comme les turpitudes, bondit de la littérature à la philosophie, du jazz au cinéma, du *Tango situationniste* au *Castrorama* avec l'aveuglante clarté de son extraordinaire culture, en étalant ses coups de cœur et ses

idiosyncrasies, son mépris sa haine, parfois candides, de la démagogie et de l'écriture lâche et frelatée, en souverain équilibre sur le fil rouge tendu par son Ariane, cette fidélité sans faille à Breton et à sa conception du surréalisme. Et je m'arrête là, car des romans et des chroniques noirs on ne révèle pas tout dans un compte rendu.

Ce qui est curieux chez Alain Joubert c'est que pendant son aventure surréaliste (il rejoint Breton en 1952 et en 1969, quelques années après sa disparition, il prend l'initiative de dissoudre le mouvement, désormais infiltré et pollué) il n'a jamais publié ni lu ses poèmes pendant les rencontres, comme c'était l'habitude des jeunots, désireux de se distinguer devant le maître. Sa déjà riche bibliographie débute en 1978, pour l'essentiel concentrée sur la réflexion critique et politique. Or, en même temps que *La boîte noire*, il nous livre une bonne partie de ses poèmes inédits, quelques-uns datant de cette période-là et d'autres qu'il a continué à écrire jusqu'à nos jours (*L'autre côté des nuages*, Ab irato éditions), en mélangeant, à sa manière sournoise, des vers plus ou moins canoniques, des poèmes en prose, des proses, des textes qui dégagent tous un lyrisme souterrain où le surréalisme est un parfum, une pluie de pétales, pas vraiment une contrainte.

Interminable pluie
Personne en vue
Pas de carte d'invitation
Je suis mort
et alors
ce n'est pas une raison
pour fermer ma gueule.

On comprend pourquoi Joubert ne lisait pas ses poèmes, on ne les aurait pas compris, le Breton d'alors probablement non plus, le Breton céleste sûrement oui en réalisant que Joubert, tout en demeurant son plus authentique héritier, n'a jamais renoncé à être lui-même. Ce qui touche le plus un lecteur tel que moi c'est la mélancolie virile d'une saison où les douleurs et les angoisses du mal de vivre se confrontaient au combat intellectuel, à la richesse de l'amour et des amitiés. En témoignent les superbes *Fragment d'un portrait de Joyce Mansour*, *Parce que Guy Cabanel* ou le très beau *Affaire de cœur*. L'ensemble est d'une harmonieuse ciselure, car Joubert sait combien les mots pèsent lourds quand ils possèdent une aérienne légèreté et sont imprégnés de sens, baignés dans la vérité obscure de l'esprit et de la chair.

Alain Joubert, (Chroniques de) *LA BOITE NOIRE* (avec des images-échos de Nicole Espagnol), **Maurice Nadeau**, 2020

Alain Joubert, *L'autre côté des nuages*, (dessins de Georges-Henri Morin), **Ab irato éditions**, 2020

Mourir, dormir...rêver, peut-être...

Le sommeil de Lucian Blaga

Ville ancienne

*Nuit. La marche des heures
s'accomplit sans élan.
Tais-toi – les aiguilles suspendent
leur soupir au signe ultime du cadran.*

*Les portes s'ouvrent aux créatures
du sommeil – chiens fauves et mauvais sang.
Dans les rues – sveltes et haute
la pluie s'avance sur des échasses.*

*Un vent ancien et long entre les façades
ébranle encore terre et ferrailles.
Nos illustres frères des temps passés
un instant se montrent puis s'évanouissent.*

*Vaincue une tour noire est toujours
debout et compte ses années.
Tais-toi, car le saint de pierre
dans la nuit a éteint son auréole.*



(Traduit du roumain par Jean Poncet)

L'acharnement de Jean Poncet et de Horia Badescu, son complice roumain, grâce à l'effort conjugué de différentes institutions, de l'Editura Scoala Ardeleana et de l'éditeur Jacques André, qui assure une élégante et irréprochable présentation bilingue, continue de donner ses fruits généreux. Le quatrième recueil de l'œuvre poétique de Lucian Blaga a été publié et on annonce la sortie prochaine du cinquième. On a déjà eu l'occasion de signaler les précédents et ce serait prétentieux que de vouloir ajouter de commentaire à cet *Eloge du sommeil* qui, comme le souligne Jean Poncet, à qui l'on doit la traduction et la préface, marque un moment de transition délicate et douloureuse dans la vie et l'œuvre du poète roumain. Si d'un côté, par les témoignages, on sait que Blaga dormait beaucoup pour recharger ses énergies physiques et psychiques, de l'autre son scepticisme cosmique – ou religieux, si on veut – le travaillait particulièrement en cette période de difficultés et de doutes métaphysiques. Le sommeil, on le sait, est le seuil gentillet de la mort dont l'inconscient paraît parfois vouloir précipiter l'avènement. Une sorte de passé moyenâgeux, soit-il en ruine, mais consolatoire, vient se dresser à l'esprit du poète et lui inspire des textes d'une attachante beauté.

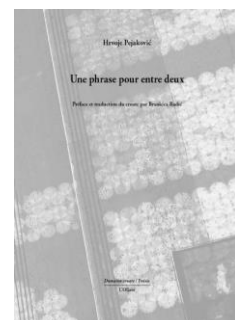
Lucian Blaga, *Lauda somnului (Eloge du sommeil)*, traduit du roumain par Jean Poncet, **Jacques André Editeur**, 2019

L'insomnie de Hrvoje Pejaković

En ce moment

*La pomme dans laquelle nous croquons se fend
en deux moitiés, les martinets noirs au-dessus de la ville
tracent une ligne que je ne dois pas
franchir. Il ne se passait pas,
il ne se passe pas, il ne se passera pas : et
pourquoi d'ailleurs enfoncer son visage dans
le creux de ses mains, décliner jamais ? Dans un œil aveugle juste
des gestes de départ, un demi-profil recouvert d'une toile
d'araignée. Pour un murmure
de ta moitié, mille jours
dans la mienne. Mais cet héritage des années
d'avance muettes qu'il faut
encore déposer dans l'obscurité, cette molaire
creuse du souvenir toujours et à nouveau
touchée par la langue déjà grossie
par l'insomnie...*

(Traduit du croate par Brankica Radić)



Destin tragique que celui de Hrvoje Pejaković, condamné dès l'enfance à un fauteuil roulant et à la menace d'une mort prématurée. Ce qui l'a poussé, en ce peu d'années de vie tourmentée (1960-1996), à une frénétique activité intellectuelle : de nombreux essais et critiques littéraires en ont fait longtemps un personnage incontournable de la culture croate. Mais Pejaković a publié aussi trois recueils de poèmes, le plus souvent en forme de courtes proses linéaires, presque des notations hâtives de journal intime, où le questionnement existentiel, d'une rare et lumineuse urgence, se fait appel à témoin de la solitude dans la demie-veille de la vie. Attente de lettres, attente de signes, déceptions amoureuses qui restent dans le vague d'un tutoiement qui renvoie au moi, au *je est un autre*. Un soliloque fragmentaire qui parfois fait penser à Hölderlin, plus qu'au Rilke cité en exergue d'un texte. Et, en vérité, comme reconnaît la traductrice dans sa préface, les influences sont nombreuses, nourries par des lectures disparates, mais indicatives du travail spirituel de ce jeune poète : Holan, Celan, Char, pour se limiter aux poètes, mais aussi Kafka et Kierkegaard qui justifient son cri désespéré au goût amer d'une sartrienne *nausée*.

Hrvoje Pejaković, *Une phrase pour entre deux* (traduit du croate par Brankica Radić), **Domaine croate**, **L'Ollave**, 2020

Verga a Milano e dintorni



Il Centro Internazionale di Studi Umanistici dell'Università di Messina, diretto dal Prof. Vincenzo Fera, ha all'attivo una produzione editoriale ricca e differenziata in varie collane, con saggi e testi che spaziano dall'antichità classica ai giorni nostri. Filiazione omonima d'una delle due riviste del Centro, la collana *Umanesimo dei moderni. Testi e studi* sviluppa in senso monografico i suoi interessi attorno ad argomenti trascurati o poco esplorati della letteratura italiana. Diversi volumi sono stati dedicati a ricerche sul Pascoli. Singolarissimo uno dei più recenti, *I dintorni di Milano, Verga tra narrativa di viaggio e impressionismo letterario* di Antonino Antonazzo. Già ricercatore all'università di Messina e di Harvard, Antonazzo è autore di numerosi studi verghiani. E a Verga appunto (posso dire minore, occasionale, poco noto?) dedica un rigoroso saggio che prende a pretesto il *bozzetto* che lo scrittore catanese scrisse per una miscellanea curata da Giuseppe Ottino, *Milano 1881*, pubblicata in occasione dell'Esposizione Nazionale di quell'anno, e destinata a mostrare la vitalità della *città più città* dell'Italia uscita dal Risorgimento. Molte le guide che si concorrenziarono per mettere in risalto il primato economico e industriale di quella che sarebbe diventata "la capitale morale" del paese.

Questa dell'Ottino spaziava in vari campi. A quello più strettamente letterario furono chiamati a collaborare anche Verga e Capuana: i due scrittori siciliani a Milano avevano visto riconosciuto il loro valore letterario e Verga in particolare era diventato l'attrazione dei salotti e della vita mondana. Mentre Capuana "bozzettava" sulla *Galleria Vittorio Emanuele*, punta avanzata delle nuove tecnologie architettoniche, Verga sceglieva di parlare de *I dintorni di Milano*. Antonazzo fa un'analisi puntuale e accurata sia dell'uno che dell'altro "bozzetto", il verghiano in particolare, il cui testo è integralmente riprodotto in fin di volume. Appoggiandosi su una ricca documentazione, a carteggi, citazioni e referenze, lo studioso anzitutto sottolinea l'interscambiabilità, il *dittico* lo chiama, una sorta di complicità anche nella scelta dei temi, dei due amici siciliani, innamoratissimi al momento

della città lombarda, ormai calamita editoriale. Antonazzo mostra poi come il bozzetto verghiano si iscriva nella moda "impressionista" della letteratura di *voyage* dell'epoca che, sulla scia di Laurence Sterne, ebbe miriadi di imitatori, tra cui in Francia il prolifico Dumas. L'interesse del saggio, che conserva il merito di essere una rigorosa ricerca universitaria, sta anche nella scrittura di Antonazzo, di un'elegante fluidità. Ne viene fuori un lucido quadro d'insieme della vita culturale milanese del tempo, colta e raffinata, battaglia sul piano del confronto delle idee, tra post-romanticismo e verismo, e di come quegli anni 1880/81 siano di grande importanza per l'opera di Verga, la cui maturazione umana, mi sia consentito di ricordarlo, è accelerata dall'osservazione sconsolata del sottoproletariato urbano milanese, come testimoniano le novelle di *Per le vie*.

Io, che ho percorso Milano in lungo e in largo col mio borsone di portalettere, ci ritrovo i luoghi, più o meno "riverniciati", da un lato neri di smog e squallidi di miseria, dall'altro luccicanti di gioielli e galanterie nei palchetti della Scala, di quando vi sbarcai senza una lira e senza padri putativi, diversamente da tanti giovani siciliani di belle speranze come Verga o come, ai miei tempi, amici carissimi che non sto qui a nominare, la cui vicenda umana e letteraria è stata più feconda e senz'altro meno miserevole della mia. Dal Caffè Martini alla Terrazza Martini (un secolo all'incirca), Milano ha adottato diversi scrittori siciliani che hanno potuto vantare un pizzico di "noblesse", non necessariamente aristocratica, ma pochi o nessuno d'origine sotto/proletaria (il disprezzo per Quasimodo non è anodino) come me, impastoiati nel loro dialetto mentale e incapaci di mistificarlo. Al diavolo piacendo, io mi ritengo sufficientemente vendicato proprio da Verga. I salotti e le belle donne gli hanno già dettato *Fantasticherie* e Padron 'Ntoni, sottoproletario del mare, sia, e non urbano. Brutta razza i sottoproletari urbani siciliani, storicamente e culturalmente ignorati, al contrario dei contadini, che hanno fatto scorrere fiumi di chiacchiere (e di sangue). Guai a coloro che mai, neanche a carnevale, a Milano hanno saputo infilare una mascherina di gattopardo.

Antonino Antonazzo, *I dintorni di Milano. Verga tra narrativa di viaggio e impressionismo letterario*, Centro Internazionale di Studi Umanistici Università di Messina, 2020.

Belvedere de Vanessa De Pizzol

(pages 18-24)

Soudain la musique s'éteint

A François Grenier

Les doigts agiles couraient sur le clavecin
Faisant sonner les notes comme des oiseaux
Prenant joyeusement leur envol dans la chaleur d'été
Frôlant dans un battement d'ailes le public attentif
Sous le kiosque ajouré les amis retrouvés, virtuoses,
Redoublaient de talent et d'entente instinctive.
Ardent le désir de vivre vibrait dans l'air chaud de juillet
Au couvert des arbres centenaires du parc
Les notes profondes de la musique baroque
Brillaient dans le regard embué des présents.
La saison des amours et des concerts s'ouvrait enfin
Dissipant dans un souffle les mauvais rêves du printemps
Le cours du temps reprenait sa mélodie impétueuse
De la jeunesse pleine d'ardeur des lendemains qui chantent.
Le rideau retombé les applaudissements se sont tus
Les feuilles jaunies et la poussière grise têtue
Ont jonché les fauteuils des théâtres désertés
Silence sur le musicien au milieu du chemin
brisé par une guerre qui ne dit pas son nom

Inquietante labirinto di libri
percorro con lo sguardo e le dita
attraverso le pagine ingiallite
l'intreccio di vite ed immaginazioni
Babele di sentimenti lingue e cultura
in mezzo a quel vortice
sento bisbigliare le voci antiche
dei poeti miei maestri

Coeur nucléaire

Lignes épurées, cathédrale moderne, Sainte-Sophie en terre franque

La beauté de l'ensemble, se détachant sur les eaux bleues, est frappante

Minaret d'une folle insolence, défi aux lois de la gravité, dôme à la courbure parfaite

Temple solaire brûlant d'un feu inconsumé

Intermittents

Eurodéputé

La rue est vide, le bitume luisant. Un brouillard gris et collant enveloppe la ville plongée dans un couvre-feu qui n'en finit plus. Au fond, il croit avoir toujours aimé la nuit et la solitude. Comme pour tant d'autres de son rang, les journées agitées ne sont que les oripeaux d'une réalité bien plus dépouillée. Il hâte le pas, comme poussé par la crainte inavouée d'être suivi et qui sait, reconnu. Ses réflexes d'avant ne l'ont pas quitté, il est difficile de se défaire des vieilles habitudes, alors même qu'on a œuvré à les détruire pour le reste de la population. Mais non, dans ces beaux quartiers, il ne croise pas âme qui vive. Il lui semble cependant distinguer des ombres furtives, là-bas, au loin. Un délicieux frisson court malgré lui le long de son échine. Il accélère le pas. Avec un peu d'imagination, on pourrait le prendre pour Casanova, faisant claquer ses talons et son grand manteau noir, dans la pénombre des trottoirs, son masque de carnaval, un rien inquiétant, lui barrant le visage. Il sait qu'il ne craint absolument rien, et ce sentiment d'impunité permet tous les fantasmes et toutes les folies. Encore quelques mètres, et le voilà arrivé. Sur l'écran tactile qui crée un halo bleuté dans la nuit, il tape sans hésiter le code. La porte s'ouvre, il entre, happé par le gouffre béant des interdits.

Retraités

La journée va être longue, elle le sait déjà. Dès le matin, la télé allumée déverse à jet continu son flot d'informations et d'images. Un an que ça dure. L'écran fait partie du décor, au même titre que le papier-peint défraîchi qui recouvre les murs. En réalité, il y a toujours eu cette présence télévisuelle rassurante, mais ces derniers mois c'est différent. Une moitié de vie qu'Yvette parcourt le monde, en tandem avec Georges, au gré de voyages qui se sont proportionnellement étirés alors que les contraintes de la vie quotidienne s'amenuisaient. La planète devenue un terrain de jeux, récompense d'une existence de dur labeur, et d'une vie de famille accomplie comme un sacerdoce. C'était sans compter le bouleversement mondial provoqué par l'infiniment petit. Le vieux couple n'avait pas voulu croire aux signes précurseurs, au bruit qui courait, aux restrictions qui rampaient. Il faut dire que les premiers temps, le ton n'était pas à l'alarme, mais à la détente. Puis tout avait

radicalement changé et ils s'étaient retrouvés piégés dans leur minuscule appartement, pendant des semaines et des semaines. L'avant-poste pour explorer le monde était devenu un trou à rats où le monde n'arrivait plus que par le filtre nauséabond des médias. La vie commune, autrefois illuminée par les longues escapades à l'autre bout de la Terre et le goût fascinant de l'exotisme, était retombée comme un soufflé raté. Le moindre mouvement leur coûtait, les discussions entre eux, sans horizon, perdaient tout intérêt, et les seuls échanges avec l'extérieur se limitaient aux quelques mots de la caissière, de la boulangère ou du mécanicien. Heureusement qu'ils étaient là tous ceux-là, ils auraient bien mérité d'être applaudis eux aussi. Les vrais amis, ils habitaient loin. Cela faisait belle lurette qu'ils avaient quitté la capitale et s'étaient rapproché de leurs enfants et petits-enfants. Un choix qu'Yvette avait toujours refusé, estimant qu'elle avait accompli sa mission, ne devant rien à personne et ne dépendant de personne, même si certains jours, des commencements de regrets se faisaient sentir. De toute manière les liens avec la famille proche, ça n'avait jamais été ça. Entre deux voyages, il y avait aussi la vie parisienne, celle pour laquelle ils avaient quitté définitivement la province : musées, restaurants, bals, festivals, magasins, cinémas, conférences, bibliothèques, librairies... Un quotidien entre culture et divertissement, amitiés superficielles sans contrepartie et lumières de la ville, architecture et patrimoine. Jusqu'à ce que tout s'arrête et que ce beau décor s'effondre. Georges n'avait pas survécu longtemps, et comble d'ironie, il ne faisait même pas partie des chiffres pandémiques depuis des mois et des mois. Une crémation en comité restreint à laquelle elle avait dû se résoudre comme un point final mal placé. Depuis lors, elle erre du jour à la nuit, entre de longues stations à sa fenêtre et une immersion au fil des livres que ses enfants lui envoient, craignant pour sa santé mentale. Voyage immobile au gré de ses désirs qui n'ont jamais été d'une telle intensité. Ce soir, comme tant d'autres, elle tente en vain d'entrevoir les étoiles derrière le masque luminescent qui recouvre l'étendue urbaine.

Travailleurs à distance

Leur existence s'était déroulée depuis l'enfance comme une machine parfaitement huilée. Programmés pour la réussite sociale par leurs parents, et par

contagion leur entourage, ils avaient atteint le sommet de la roue et s'occupaient à leur tour de planifier l'avenir de leur descendance, dans un mouvement perpétuel que rien ne semblait devoir altérer. Bénéficiant à la fois d'un métier et d'un statut, ces deux ingénieurs remplissaient leurs années de dossiers techniques, de missions à l'étranger, de travail en équipe, qu'entre-coupaient quelques vacances et réunions familiales. De camarades de banc d'école ils étaient tout naturellement passés au stade de camarades de vie, gérant leur progéniture comme ils géraient leur carrière. Avec méthode et professionnalisme, mais sans fantaisie. Un printemps inattendu, à la faveur d'un virus inconnu, avait renversé la table, fait voler en éclats repères ancestraux et vieilles habitudes, mettant au jour un continent inexploré et effrayant. Quelques mois et travaux d'ingénierie sociale plus tard, une autre normalité avait repris le pas sur la réalité d'avant. Le travail se faisait désormais depuis son propre domicile, tout contact physique avec ses collègues ou supérieurs étant interdits. L'organisation de l'espace de travail fut acrobatique dans un premier temps, mais on s'y faisait au bout du compte. Restait le problème des horaires. Elle avait toujours travaillé de nuit et lui de jour. Le petit pavillon de la banlieue lyonnaise ressemblait parfois à un vrai champ de bataille, lorsque la famille se trouvait au complet. Il avait installé son bureau dans le garage, pour limiter les bruits parasites susceptibles de troubler le sommeil plutôt léger de sa femme. C'était amusant, à la belle saison, de prendre ses quartiers dans un espace incongru : ses souvenirs de camp scout lui revenaient instinctivement, un air de vacances et de camping soufflait alors, donnant à ses heures de travail un caractère nouveau et réjouissant. Mais sous l'apparence du provisoire, le définitif avait fait son chemin, et à part quelques jours de retour dans les bureaux qui étaient les siens auparavant, il avait dû s'adapter à cette vie professionnelle déshumanisée. A l'automne, alors qu'il avait dû quitter le garage, trop froid, pour coloniser un petit coin de cuisine, son chef l'avait appelé pour lui annoncer qu'il coupait définitivement le chauffage dans les locaux de l'entreprise. Assigné à résidence, il devait se contenter de cette situation depuis un an. Il avait fini par haïr les réunions en visioconférence, il parlait toujours trop doucement, personne ne comprenait, les visages semblaient faux, les regards fixaient la caméra mais ne le fixaient pas lui, les décalages liés à la connexion ou le mauvais fonctionnement de la plateforme rendant

l'exercice encore plus absurde. Il avait l'impression depuis quelque temps de subir un dédoublement de personnalité contre lequel il ne pouvait rien. La réalité lui apparaissait sous un jour différent. Certes, la peur et le sentiment de responsabilité vis-à-vis d'autrui, la conscience qu'ils étaient plusieurs centaines de milliers comme lui, le maintenaient à flot. Mais il attendait avec impatience le retour du printemps, à vrai dire il misait tout sur la douceur du climat pour alléger le malaise qui grandissait en lui. L'infamie de ce décor en carton-pâte commençait à lui peser. Il avait compris que derrière la façade multicolore et parfaite des sites et plateformes de l'internet, des gens comme lui accomplissaient des tâches dans des conditions dignes d'un autre temps. Un clic et la pizza arrivait à domicile, encore chaude. Le lien entre l'écran et le réel, c'était ce gars qui pédalait comme un dératé, prenant des risques au milieu d'une circulation chaotique, avec sa précieuse marchandise sur le dos. Il est lui aussi ce rouage mal graissé, menaçant de céder, dont on se débarrassera à la première occasion. Délaisant sa série préférée, il s'accoude à la fenêtre de sa chambre, comme pour humer dans l'air de la nuit les premiers effluves de la nature en renouveau.

Etudiant

Fraîchement muni du précieux sésame, il avait attendu cette rentrée universitaire, comme au seuil d'une nouvelle vie. Il n'avait pas pu fêter la réussite au baccalauréat comme il l'aurait souhaité, du fait des restrictions sanitaires, mais qu'importe, il savait qu'il pourrait se rattraper, et de manière grandiose. Il n'avait qu'une hâte, le bac en poche : quitter sa famille, cet univers trop étriqué, et tracer son chemin. De petit boulot en petit boulot, il avait réuni un pécule suffisant pour subvenir à ses propres besoins sans avoir rien à quémander à ses parents, le comble de l'abjection à ses yeux. La situation s'était cependant compliquée avec la fermeture des bars et restaurants, le seul secteur qui, jusqu'alors, lui avait toujours fourni beaucoup d'opportunités. La rentrée universitaire avait été une catastrophe : rapidement escamotée par des cas de contamination puis un confinement, il n'avait pas vraiment eu le temps de tisser des liens dans sa promo, l'enseignement à distance restant la règle d'or. Comble de malchance, la chambre qu'il avait réussi à dénicher après plusieurs semaines de recherche acharnée ne se situait pas dans une résidence étudiante. Fort heureusement, les fêtes clandestines ne manquaient pas, agrémentées par la consommation de substances euphorisantes et le goût

du risque, ce qui lui avait permis de surmonter l'apathie des journées passées devant l'écran de son ordinateur portable. Pour ses études, la voie était tracée depuis longtemps : histoire de l'art. Ce choix n'avait pas soulevé l'enthousiasme de ses proches, confortés dans leur conviction concernant son avenir professionnel par la tournure qu'avaient pris les événements. La culture faisait malheureusement partie des victimes collatérales du virus planétaire, et à ce titre, de manière encore plus marquée en France, rétrogradait au rang de non essentielle. Révélé à l'art par les visages de Léonard de Vinci, dont la douceur et l'ambiguïté avaient trouvé un écho profond en lui, il savait que son destin se trouvait dans cette direction. L'adolescence avait été ce long et irréversible basculement du féminin vers le masculin, cette quête inassouvie d'autre chose, au-delà de ce corps et de ce cerveau qu'il trouvait trop étroits et assignés à tort par la nature. L'art avait joué un rôle majeur dans la conquête de cette nouvelle identité, et sa raison de vivre, il la devait également au soutien de la communauté très active au sein de laquelle il évoluait depuis plusieurs années, et qui avait remplacé les liens du sang. Mais les musées restaient inexorablement fermés, les œuvres en virtuel lui donnaient désormais la nausée, un de ses amis avait mis fin à leurs jours ou se trouvaient en proie à un égarement psychologique sans issue, les activités de la communauté n'avaient plus cet allant qui l'avait conquis, et l'incertitude économique plombait le tout. Il s'était vu avec horreur faire la queue à la soupe populaire pour renflouer son frigo désespérément vide. En désespoir de cause, il avait tenté une voie qu'il réservait à la dernière extrémité, voulant à tout prix éviter l'échec suprême de devoir retourner chez ses parents parce qu'il n'arrivait plus à payer son loyer. Il avait eu vent du développement de certaines prestations, les vices se nourrissant de ces périodes troubles où la détresse financière et la peur justifient tous les abus. On lui avait donné une adresse très confidentielle à laquelle il avait décidé de se rendre un soir, après de longues hésitations. Cet univers glauque il l'avait frôlé, il en avait une connaissance intuitive, sans avoir vraiment plongé. Cette nuit-là, il avait subi les pires humiliations, il s'y était préparé. Mais l'enfer s'était soudain ouvert sous ses pieds lorsqu'on lui avait jeté à la figure son identité physiologique, celle qu'il s'efforçait jour après jour d'effacer consciencieusement, de nier radicalement. Les précieux émoluments reçus en échange lui avaient brûlé les doigts. Jamais il ne pourrait revivre une telle

scène. Et pourtant l'argent lui faisait cruellement défaut, même en sautant un nombre incalculable de repas. Demain il irait sans doute rejoindre quelques amis du théâtre : depuis quelques jours, ils avaient réinvesti leurs salles, dans l'espoir de changer les choses, pour la nécessité de faire corps contre l'adversité, et empêcher peut-être que ces lieux de vie ne se transforment en vaccinodromes. Demain. Il ouvre la porte-fenêtre donnant sur un balcon exigü, détail substantiel qui l'avait décidé à prendre cette chambre. La nuit sauvage, libérée de son cadre, pénètre l'espace tout entier et l'envahit. Il rêve de cette vie nocturne d'avant, de ce tableau vivant qui promettait d'être le sien, aujourd'hui réduit à néant. Il suffit d'un pas dans le vide, du haut du cinquième étage.

Baiser mortel

L'eurodéputé est grisé par l'air frais de cette fin de nuit. Encore une fois, il regagne à pas lents sa vie respectable. Ses pensées s'attardent sur l'usage détourné du masque qui couvre les yeux de ses esclaves. Cette situation de chaos social lui plaît infiniment, ouvrant grand les portes à tous ses désirs. Il défaille de bonheur en imaginant d'autres orgies. Il prend à droite, longeant le trottoir, quand soudain un choc effroyable le plaque au sol. Dans un brouillard, il distingue le visage ensanglanté d'un jeune homme, tout près du sien. Leurs sangs se mêlent, et il lui semble vaguement reconnaître ces traits, mais ses sensations ne sont plus qu'un magma informe.

Petit matin

Le paysan a décidé aujourd'hui de ramener ses bêtes au pâturage. Les prés ont déjà retrouvé la couleur verte du renouveau, comme si la flore tout entière vibrait d'une lumière intérieure, le soleil étreint la campagne de son rayonnement bénéfique. Ce moment rituel de chaque printemps est à la fois une joie et un déchirement. C'est qu'il aime les avoir près de lui, ses vaches. Elles passent tout l'hiver à l'abri dans l'étable, à ses côtés, dans un contact beaucoup plus rapproché que le reste de l'année. Il ne sait plus comment cela lui était venu, mais il avait pris l'habitude d'écouter de la musique classique tout en vaquant aux diverses tâches. C'était aussi son moment à lui, qu'il ne partageait qu'avec les bêtes. Il avait cru percevoir, au fil des ans, que les mélodies apaisaient le troupeau. Depuis lors il laissait la musique s'échapper de son vieux poste et envahir la campagne, se mêlant au chant des oiseaux.

Raphaël et ses Madones

Reflets du ciel sur la terre (19 reproductions grandeur nature en haute définition des madones et autres images sacrées réalisées par le maestro d'Urbino)

Quel immense plaisir par les temps qui courent que de pouvoir se laisser prendre au jeu des toiles d'un maître de la peinture italienne ! L'air de rien, depuis que les musées sont fermés, tout comme les théâtres et les salles de concert, on tente de nous faire croire que notre sensibilité artistique ne peut plus être mobilisée que par écran interposé. L'émotion ressentie en parcourant cette belle exposition accueillie au sein de l'UCLY (Université Catholique de Lyon), en partenariat avec l'Institut Culturel Italien, prouve le contraire. Certes, l'enjeu n'était pas de proposer une exposition selon les critères du « monde d'avant », c'est-à-dire avec de « vrais » tableaux, mais simplement de réunir, grâce au



numérique, un certain nombre de reproductions grandeur nature, permettant de mettre en valeur un aspect spécifique de l'œuvre de Raphaël. Le choix du lieu et de la mise en scène sont judicieux. La structure aérée de l'université (le bâtiment de l'ancienne prison St Paul du XIXe siècle côtoyant l'architecture verre-acier contemporaine) accueille le visiteur qui, après avoir emprunté un escalier offrant une vue panoramique, se trouve face aux tableaux du Maître d'Urbino que l'on découvre en suivant un itinéraire en forme de spirale. On accède alors au cœur de l'exposition, situé dans la rotonde de l'ancienne prison, juste sous la chapelle, qui recèle les compositions les plus réussies de Raphaël. Ces peintures de modestes dimensions dans l'ensemble, pour certaines intimistes, amènent naturellement à la contemplation de cette succession de madones dont l'extrême douceur des traits n'a d'égal que la richesse du décor naturel qui se fond graduellement dans le ciel. On

ne se lasse pas d'admirer la transfiguration de l'amour maternel, le jeu triangulaire des regards et des poses entre la Vierge et les deux enfants Jésus et Baptiste dans *La Vierge au chardonneret*, ou encore la construction pyramidale (la Vierge, Jésus et Jean) sous nette influence léonardienne dans la *Madone de la Prairie ou du Belvedere* (1505-06). L'intensité des couleurs et notamment des nuances de bleu est telle que l'envie nous prend de faire une comparaison en temps réel avec l'original, comme pour s'assurer que le talent des photographes et l'ingéniosité du dispositif sur toile ne modifient en rien le tableau. C'est aussi un ravissement que de s'attarder devant la *Madonna di Casa Santi*, œuvre de jeunesse réalisée en 1498, attribuée un temps au père du peintre, Giovanni Santi. La technique de la fresque et le rendu chromatique particulier qui en découle, la niche qui, dans un savant jeu d'ombre et de lumière, fait se détacher le profil de Marie, absorbée par la lecture mais dont les mains délicates posées sur le corps de l'enfant endormi trahissent l'abandon du cœur, en font une des œuvres les plus marquantes de ce parcours. On reste impressionné par les vastes compositions comme *La Transfiguration*, qui occupe à elle seule un pan de mur, dont les couleurs sombres, l'expression tourmentée des visages et les contorsions des corps tranchent avec la quiétude des madones. On quitte l'exposition en peinant à se détacher du regard si pénétrant de *La Madone à la chaise* (1514), qui l'on garde longtemps en soi après avoir regagné la vie du dehors.

Sulle orme di Leonardo

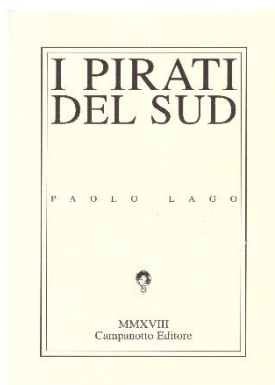


La cosa che mi ha colpito di più quando ho avuto tra le mani il libro di Alessandro Agostinelli è la sua strana sottigliezza. Oltre al titolo molto originale, mi chiedevo come mai si potessero dedicare al genio di Anchiano meno di duecento pagine. Ed è proprio questo il punto. Lo scrittore, poeta e storico delle arti visive sceglie un'angolazione del tutto originale per andare incontro a Leonardo. A cavallo di uno scooter moderno a tre ruote, lontano erede della Vespa dell'ingegnere Corradino D'ascanio, Agostinelli compie un viaggio lampo sulle orme di Leonardo che nell'arco di una settimana lo porta dalla casa natale dell'artista di Anchiano fino al castello di Clos-Lucé ad Amboise. Dall'Italia alla Francia, dal 1452 al 1519, attraversando Vicopisano, Pontedera, Vinci, Firenze, Milano, Viareggio,

Genova, Ventimiglia, Avignone, Lione, Clermont-Ferrand, Bourges e Tours. Tanti luoghi, tante persone incontrate con sempre in mente la domanda assillante cui l'autore cerca una risposta convincente: "Era davvero un genio Leonardo?". Le varie interviste svolte agli studiosi di Leonardo ruotano attorno a questo cardine, talvolta con esiti riuscitissimi. Così a Genova lo storico Franco Cardini dice la sua con lo sguardo acuto del medievista: "Il genio di Leonardo è davvero il genio che viene dalla comunità coesa medievale e che ha sul serio inventato la modernità, perché è il genio fiorentino. È il genio delle corporazioni medievali, delle professioni e dei mestieri". Un bellissimo concetto a mille miglia dall'individualità abnorme che viviamo adesso e che fa venire a galla un'altra domanda. Cosa rimane di Leonardo? Di certo non la Gioconda intesa come emblema per eccellenza del capitalismo, finita tra l'altro nel 1912 come etichetta di un'acqua minerale purgativa italiana. Forse il rapporto con la natura, di cui l'osservazione fervente e minuta, che Agostinelli definisce "forte interesse per la scienza naturale" non poteva che approdare a una notevole padronanza delle arti pittoriche e applicate. Molto interessante il fatto che l'artista nonostante si definisse "omo senza lettere" avesse intuito nel *Discorso de' precetti del pittore* che bastava distogliere lo sguardo dal volto umano per poter dar maggior vita e movimento al dipinto facendone un'opera davvero universale. Forse per questo i paesaggi di Leonardo hanno uno spessore inconfondibile, quello appunto che gli occhi del viaggiatore riescono a cogliere nel panorama che gli si apre davanti: "C'è da dire che questo territorio è una bellezza. Il fiume Magra segna un confine netto tra le spianate sabbiose della Versilia e i picchi aguzzi tra Monte Marcello e San Terenzo. (...) Qui, nella mia terra amata, nella zona meticciosa tra la Toscana non più toscana e la Liguria non ancora ligure si confondono i respiri; si impantana il sole del tramonto, allungandone di qualche sfera luccicante la durata (...)". Tra incanto e disincanto, stanchezza del viaggiare e incontri ricchi di significato, accompagnato dal camper con gli amici che gli fanno da scorta, Agostinelli mette alla prova il viaggio inteso come "dubbio sull'esistenza che trova certezze temporanee strada facendo". Foto con didascalie, aneddoti sfoghi e lirismo sono altrettanti tasselli dell'indagine attorno a Leonardo che va proseguita.

Alessandro Agostinelli, *Da Vinci su tre ruote. In scooter alla scoperta del genio*, Exorma, 2019.

Prima raccolta di Paolo Lago tra viaggi e malinconia



Una prima raccolta di poesie e componimenti scritti da Paolo Lago, tra il 1996 e il 2018, che forse andrebbe letta iniziando proprio dalla fine. L'ultima parte raccoglie infatti poco più di una decina di traduzioni da Orazio, Catullo, Baudelaire e Rimbaud. Potrebbe sembrare da un certo punto di vista fuoriluogo quell'intento di proporre un'ennesima traduzione di versi che si possono annoverare tra i più famosi del canone poetico europeo. Credo invece che lo sforzo sia quello di legare una creazione poetica a una tradizione letteraria di cui si è ampiamente nutrita. Il poeta - classe 74 con alle spalle un cospicuo iter classico e alcuni saggi rilevanti che trattano tra l'altro di Menippo e Metastasio - ci immerge attraverso sette sezioni oltre a quella dedicata alle traduzioni in componimenti per lo più amorosi che spaziano dal mare alla città (Madrid, Lisbona, Bologna, Taranto, Parigi, New York), dal contrasto luce/ombra, nero/bianco ai colori sgargianti (rosso, viola, verde), dai riferimenti cinematografici all'intimità dei sentimenti. Molti i motivi improntati ai maestri (non solo di poesia), da cui emerge una poesia fitta, con note di testa, sogni di viaggi e pirati, fumo di sigaretta e bottiglie di whisky. Non a caso la prima sezione è un susseguirsi di *quadri*, tratteggiati a volte con una innegabile padronanza:

*Ho fatto un sogno di barche nere
su canali ingialliti
e fra i più vecchi palazzi
accarezzavo le tue mani
di lontananze ignote
come un veliero alla fonda,
e sentivo odore di mare
nella nostra città
e col sale dei tuoi silenzi
dipingevo acquerelli
neri e viola.*

Tra le tante pennellate della raccolta si staglia ogni tanto all'angolo di una poesia un dettaglio quasi perfetto, che rimane impresso: "La blanda sigaretta/delle sette di sera/è una rosa stretta/nella morsa di cera". La sezione più intima, che si apre con la citazione di Shakespeare "E tu fa pure quel che vuoi, o fuggitivo Tempo..." prova a dare con toni autentici la misura del desiderio che sconfinava nell'eterno:

*Eterno è non sapere la tua notte
striata di galassie e nebulose,
di flussi lontani delle tue comete.*

*Non vedere il tuo volto sotto notturni bagliori,
riflessi magnetici di regalati sorrisi
è ferita che duole.*

*Il mio sogno di te dura eterno,
come la notte di chi è prigioniero.*

L'intera raccolta fa emergere un poeta che seguiamo con piacere nel suo esplorare la malinconia amorosa con tono sicuro, e nella creazione sapiente di atmosfere torbidamente avvolgenti. Una poesia matura che dimostra di aver raggiunto un suo equilibrio dopo l'attenta frequentazione dei classici.

Paolo Lago, *Pirati del Sud*, Campanotto editore, 2018.